

# L'AMOUR NAISSANT

*Par le PÈRE IVES DE PARIS*

*Capucin*

**A PARIS**

Chez DENYS THIERRY  
Rue Saint Jacques, à l'Image  
S. Denys.

---

**M. DC. XLIII**

*Avec Approbation & Privilège.*





## TABLE DES CHAPITRES

### L'amour naissant

#### Avant propos 1

<b>Chap. I</b> <i>Le cœur de l'homme a de naturelles inclinations à l'amour divin</i>	p. 21
<b>Chap. II</b> <i>Le véritable amour de Dieu est un effet de la grâce</i>	p. 32
<b>Chap. III.</b> <i>Les divers moyens de la vocation divine</i>	p. 45
<b>Chap. IV</b> <i>Le Philosophe qui s'élève à Dieu</i>	p. 62
<b>Chap. V</b> <i>Le sage du monde instruit de ses vanités</i>	p. 84
<b>Chap. VI</b> <i>Sentiments chrétiens</i>	p. 103
<b>Chap. VII</b> <i>Pensées de la mort</i>	p. 118
<b>Chap. VIII</b> <i>La crainte des jugements de Dieu</i>	p. 130
<b>Chap. IX</b> <i>L'espérance de la gloire</i>	p. 145

<b>Chap. X</b> <i>Sentiments du pur amour</i>	p. 157
<b>Chap. XI</b> <i>L'attrait des consolations divines</i>	p. 169
<b>Chap. XII</b> <i>La jeunesse consacrée à la piété</i>	p. 190
<b>Chap. XIII</b> <i>La docte ignorance</i>	p. 203
<b>Chap. XIV</b> <i>Le courtisan repentí</i>	p. 217
<b>Chap. XV</b> <i>Le dégoût des grandes fortunes</i>	p. 231
<b>Chap. XVI</b> <i>Les débauches lassées et pénitentes</i>	p. 244
<b>Chap. XVII</b> <i>La reconnaissance des bienfaits de Dieu</i>	p. 255
<b>Chap. XVIII</b> <i>Des disgrâces qui servent à la conversion</i>	p. 267
<b>Chap. XIX</b> <i>Des conversions tardives</i>	p. 279
<b>Chap. XX</b> <i>Des fidélités qu'on doit à la vocation divine</i>	p. 290

Fin 303

# L'AMOUR NAISSANT [1]

## AVANT- PROPOS

Nous sommes extrêmement redevables à la providence divine, de nous avoir fait naître de Parents Chrétiens, qui nous ont donné une seconde vie, meilleure que la naturelle, nous mettant au nombre des enfants /2/ de Dieu par le baptême : ce nous est une éminente faveur d'être élevés dans les sentiments de la véritable Religion, et que dès notre enfance nous soyons instruits de ces sublimes vérités, que tant de siècles et tant de philosophes n'ont pu découvrir avec le grand travail de leurs études : par ce moyen l'esprit se forme insensiblement à soutenir les grandes lumières de la révélation, qui d'abord feraient baisser des yeux seulement accoutumés à celles de la nature ; Il apprend à ne s'étonner ni de la grandeur, ni de l'humilité de nos mystères, et à leur rendre toujours du respect comme aux parents, parmi toutes leurs familiarités ; il les regarde comme des principes /3/ qui ne veulent point de preuves, comme des ordres qu'il trouve tout établis, et aussi peu changeants que ceux du Ciel et du monde ; Il s'abandonne avec une douce confiance à des sentiments qui sont publics, et se persuade que c'est le mouvement d'une cause supérieure qu'il faut suivre sans délibérer.

Il est vrai que cette bonne éducation nous est un grand bien, et qu'elle prévient une infinité de maux par les semences de la piété, qu'elle jette de bonne heure dedans l'âme : Mais il est aussi très vrai que ces bons commencements ne sont encore que des principes très faibles de la sainteté où l'Évangile porte notre vie, et /4/ que ces semences peuvent dégénérer, si on ne les cultive avec beaucoup de soin : car sitôt que la raison commence à se voir dans la liberté de ses droits, elle se porte souvent à juger de la Religion comme de toutes les autres choses ; à s'émanciper de ces maitresses idées, comme des premières sujétions qui captivent la jeunesse, et qui lui sont un reproche de son impuissance : l'humeur ambitieuse de cet âge s'offense également de ce qui lui paraît trop bas ou trop sublime dans les mystères de la foi : elle ne peut rien souffrir qui la ravale, ou qui la surpasse, et son jugement tient encore beaucoup du matériel, comme l'œil qui ne peut voir /5/ ce qui lui est trop proche, ou trop éloigné ; Cependant les passions de l'Amour, de l'Avarice, de l'Ambition s'emparent du cœur, et emploient toutes les puissances de l'âme, avec des chaleurs, qui ne laissent que des sentiments fort indifférents pour ce qui est de la Religion : Ces négoce de la terre favorables aux sens, toujours nouveaux, toujours agréables aux avidités de la concupiscence, toujours pressants parmi les craintes et

les secousses de la fortune, remplissent tellement l'esprit, qu'il ne lui reste point d'attentions pour les sujets trop subtils et trop éloignés de la piété, qui regardent les biens de l'âme pour une autre vie ; ainsi les hommes du monde /6/ croient assez déferer à la Religion, de ne lui point contredire, de donner un bel extérieur à des cérémonies, qu'ils ont reçues comme les autres coutumes, sans en avoir fait le choix : et d'en suivre le parti, pour s'épargner la peine de la combattre.

Je laisse à penser quelles infidélités dans une âme, qui n'a de la Religion que pour contenter les yeux des hommes ; qui n'apporte que des feintes au service de la première vérité ; qui ne craint point les peines, qui n'espère point les récompenses de la Justice de Dieu, qui n'estime que les biens qu'elle devrait mépriser ; et qui se tient assez innocente, pourvu que le Peuple ne la /7/ croie point coupable. Certes elle n'est pas en état d'éviter les occasions, ou de faire la pénitence des péchés qui ne lui donnent point de crainte ; d'apaiser un Dieu, dont elle ne conçoit pas, ni la grandeur, ni la bonté, ni la Justice ; elle est donc morte de n'avoir point de commerce avec le principe de la vie ; de n'avoir pas l'usage de ses plus nobles puissances ; d'y souffrir de grandes corruptions, de ne plus agir sous les lumières de la nature et de la grâce. Quand le naturel serait si favorable qu'il s'éloigna des grands crimes, n'avoir point le sentiment de Dieu, et ne faire que s'en rapporter à ce qu'en jugent les autres, ces crimes, n'avoir point le sentiment de Dieu, et ne faire que s'en rapporter à ce qu'en jugent les autres, ce n'est pas une vraie vie, ni un vrai /8/ repos de Chrétien, mais un assoupissement pareil à celui qu'ont les enfants dans le lieu de leur formation ; là leur cœur, leur poumon, tous leurs sens leurs sont inutiles, puisqu'ils ne respirent que par le battement des artères de la Mère, ils ne se nourrissent que de son sang, ils sont emportés par son mouvement, mais toujours ensevelis dans l'impureté et dans des ténèbres, où ils n'ont pas seulement la connaissance de l'objet dont ils reçoivent la vie. Il faut que l'homme naisse de nouveau, dit notre Seigneur, que pour avoir une véritable vie, il prenne une nouvelle naissance, sous d'autres éléments que ceux de la chair et du monde. Il renaît par /9/ le Baptême, qui le tire de la mort, où la faute originaire du premier homme l'avait engagé ; mais par ce qu'il est coupable de nouveaux péchés, qui lui sont de nouvelles morts, il doit de nouveau renaître par les inspirations du S. Esprit. Cela se fait lorsque l'âme reçoit un vif sentiment de Dieu ; qu'elle est admise dans ces admirables lumières, comme dit l'Apôtre, et qu'elle fait ces bienheureuses, quoique non pas encore toutes parfaites expériences du souverain bien. Ce lui est une nouvelle vie de se tirer hors les ordures du péché, des ténèbres, et des assoupissements, où se passe la vie commune des mondains ; de mettre ses plus nobles /10/ facultés en exercice : d'avoir des oreilles pour la voix de Dieu, des yeux pour ses beautés et pour ses lumières, du sentiment, pour ses délices immortelles : de respirer déjà l'air de l'éternité : d'ouvrir son cœur aux impressions divines ; d'y concevoir cet esprit qui anime toutes les actions d'une vigueur séraphique ; qui n'a que Dieu pour principe, pour moyen, pour centre de ses mouvements.

Quand ce nouveau converti se sent avoir d'autres Idées, d'autres amours, d'autres plaisirs que par le passé ; quand l e monde ne lui paraît plus que dans des vanités criminelles, et qu'il trouve son contentement dans les plus austères pratiques /11/ de la vertu, quand il se voit conduit par d'autres inclinations que celles de sa Nature : parmi ces notables changements il se considère soi-même comme un nouvel homme, et par ce qu'il se trouve bien faible, pour la nette compréhension d'un objet qui est infini, la nouveauté de sa retraite, jointe à ses humbles sentiments, fait que son amour lui paraît encore dans le berceau, avec les infirmités d'une enfance

qui vient de naître. La même grâce qui tire cette âme du péché, lui donne ensuite des forces pour combattre les mauvaises inclinations de la Nature, et pour acquérir les généreuses habitudes de la vertu, mais /12/ avec des fatigues, avec des combats, qui nous font encore considérer l'amour comme souffrant : et puis je le contemple dans l'action, lorsqu'il fait puissamment régner la volonté divine dans le cœur, et que sous ses ordres, avec les ardeurs de cet esprit principal qui l'anime, il se met dans une plus expresse imitation de Jésus-Christ par toutes les saintes pratiques de la charité. Ces combats et ces emplois sont suivis de tranquillités, de joies, de complaisances, de transports, d'ineffables communications avec Dieu, qui nous sont dès cette vie les essais et les arrhes de la gloire :

C'est en ce point où consiste cette éminente sagesse qu'il /13/ faut préférer à tous les trésors de la terre, et à tous les avantages de la fortune ; C'est la science des Saints, l'unique négoce nécessaire d'où dépend notre félicité, et tout ce que les plus intimes désirs de notre âme demandent de consolation, d'être bien avec Dieu. Ces conseils, ces adresses, ces efforts que la prudence humaine emploie avec tant d'éclat dans la police, ne sont autre chose qu'entretenir les hommes dans un état pareil à celui des éléments, qui ne se font point à charge dans leurs régions, et des bêtes de compagnie, qui vivent en paix avec leurs semblables : quand la Philosophie aura bien réformé les mœurs, et qu'elle /14/ aura recueilli l'âme de cette vague effusion, où l'emportent les concupiscences, elle laisse encore l'homme dans lui-même, c'est-à-dire dans un état de misère où ses facultés se trouvent plus pauvres, de ce qu'elles se voient ainsi renfermées, sans se plus promettre de loi, ni d'ailleurs ce qu'elles demandent de satisfaction : N'ayant pas reçu notre être de nous-mêmes, nous n'y pouvons pas aussi trouver notre félicité : Cette indigence que nous voyons réduite à mendier du secours des choses du monde les plus ravalées, montre bien que nous ne pouvons pas être satisfaits de notre propre ; et ces immenses avidités de notre cœur, qui souffre /15/ une plus grande soif, dans les plus amples possessions de la terre, nous apprend qu'il ne demande pas moins qu'un bien infini : Je vois de l'extravagance dans les plus hautes pensées des Philosophes ; Je vois des inquiétudes parmi les richesses, les honneurs, les sciences, dessus les trônes, et sous la pourpre ; Je me moque de tous ces avantages qui ne sont pas notre félicité, qui souvent nous en détournent, et qui se peuvent rencontrer en des âmes criminelles : Je n'estime au monde qu'un homme dont l'innocence se trouve toujours disposée à recevoir les sentiments de Dieu ; Je n'aurais de l'ambition, que pour ce bienheureux état /16/ d'une conscience épurée, qui se voit continuellement dans la dépendance de ce Souverain, qui goûte les ineffables douceurs de ses miséricordes ; qui vit sous son œil, sous sa main, entre les profusions et les spectacles éternels de sa bonté ; qui soumet toute sa conduite aux ordres de ses divines volontés, et qui ne pouvant accroître ses perfections infinies, lui offre au moins un sacrifice continu de complaisances. La fortune n'a plus de traits qui portent jusques au cœur : le monde n'a plus de charmes qui le gagnent, ni de disgracies qui l'affligent ; il est au-dessus du temps, de la nature et de soi-même, dans une région de paix et de lumières, /17/ quand il se peut joindre à Dieu. Je parlerai de ces progrès miraculeux aux suivants traités, en celui-ci je ne fais que représenter les diverses vocations, qui sont comme les principes et la naissance de l'amour divin.

Qui peut concevoir, dit Job (38,24), comment la lumière remplit tous les espaces du lieu sans l'occuper ? Comment cette simple et subtile qualité tire des ténèbres les figures et les couleurs de tous les corps qu'elle éclaire ? qui peut dire





l'amour pour le bien ; Néanmoins les êtres inférieurs ont leurs recherches limitées par les conditions de la Nature, et n'aiment pas le bien, à cause de ce qu'il a d'éminent en soi, mais parce qu'il leur est convenable, et qu'ils s'en promettent un secours tel, que le demandent leurs nécessités : Cet appétit aveugle, mais constant et infailible, ne laisse pas d'être /23/ une secrète recherche de la bonté de Dieu, dit saint Thomas, en ce qu'il se p sorte aux objets qui en sont l'image, et qu'il se désaltère dans les ruisseaux, ne lui étant pas possible de remonter jusques à la source. L'homme seul, qui a des puissances plus nobles et plus étendues, forme des désirs pour un bien universel, et même sans y penser, il conduit ses plus basses affections par cette sublime idée ; son esprit cherche les lumières d'une vérité qui ne soit enveloppée d'aucuns nuages, son cœur forme des désirs pour un bien qui ne soit mêlé d'aucuns défauts ; Il voudrait une beauté sans tache, des forces sans /24/ lassitude, une paix sans troubles, une grandeur, une puissance, une durée, une gloire sans bornes, et sans fin. Les passion emploient leurs grands efforts, et soulèvent tout ce que la Nature a de puissances, pour faire rencontre de cette parfaite félicité, et parce que les objets des sens sont d'un ordre trop bas, d'une étendue trop raccourcie, pour contenter ces vastes souhaits d'une substance immortelle, l'on aspire aux dignités, à l'honneur, à ces autres biens d'opinion, qui semblent plus nobles, de ce qu'ils sont plus dégagés de la matière : Mais enfin la pauvre âme trouve partout des imperfections qui la rebutent, des vanités /25/ qui la trompent, des inconstances qui la renversent, des travaux, des combats qui la consomment, et qui après avoir fait le dégât universel de ses forces, en expose les restes misérables au désespoir.

N'accusons point ici la Providence, de nous avoir donné de trop grandes avidités, avec des puissances trop faibles, et dans un monde trop indigent pour les contenter ; elle est trop bonne et trop sage pour nous imprimer des mouvements, qui soient inutiles ou contraires à notre bien ; que s'ils nous nuisent, c'est que nous ne savons pas nous en servir. Pécheurs, /26/ rentrez en vous-mêmes, dit le Prophète (Is 46,8) ; revenez dans la solitude de votre cœur, vous y verrez les grandes maximes de votre salut écrites avec des caractères de lumière, et que ces généreuses impulsions, pour qui la Nature se trouve trop pauvre, vous doivent élever par dessus toutes les choses créées, jusques à Dieu ; c'est en lui que vous trouverez la vérité, la bonté, la vie, la grandeur, la gloire, la paix, l'idée, le centre de tous les biens ; dont le cœur forme de grands désirs, et le monde quelques confuses images. Donnez-moi un cœur dans le repos o u la Nature le /27/ quand il n'est point agité de passions, ni Sali de crimes ; dans ces libertés il s'élève aussitôt à Dieu par un mouvement pareil à celui qui porte le feu dans sa région, et l'aimant au droit de son pôle. Cela se fait avec une douce suspension des sens, par une tranquille effusion de lumières, par une vue très simple, qui découvre des miracles de félicités, que l'on ne peut expliquer, après tout ce que le Ciel nous en donne d'heureuses expériences : Ces splendeurs divines, ces torrents d'une volupté céleste, se passent bientôt, parce que l'âme n'est pas ici dans un état pour les soutenir longtemps /28/ et qu'approchant trop de ce principe de la vie, elle ne pourrait plus s'abaisser jusques aux fonctions qu'elle doit au corps pour le défendre de la mort.

Dans l'intervalle de ces sentiments divins, la raison tâche de suppléer à leur défaut, elle s'efforce de rappeler ces chères idées ; par le discours, comme s'il s'en pouvait faire une science : elle considère qu'il doit y avoir une première cause, qui a produit, qui a composé, qui conserve les Cieux et toutes les parties du monde dans l'ordre de leurs existences et de leurs mouvements ; qu'il il y a quelque Sagesse



quitté les vices qui semblent particuliers à leur climat, elles ne sont pas moins brutales en leurs dissolutions ; infidèles en leurs traités, furieuses en leurs vengeances, quoiqu'elles paraissent affectionnées au culte Religieux. Les Philosophes mêmes qui cultivèrent ce sentiment naturel par le discours /34/ de la raison, et par quelques pratiques de la Morale, connurent véritablement Dieu, mais ils ne le glorifièrent pas comme Dieu, dit l'Apôtre (Rom 1,21), ils ne lui rendirent pas ce qu'ils lui devaient d'amour et de respect, puisque leur vie perdue dans une infinité de désordres fut si contraire aux perfections de cette souveraine bonté.

L'instinct que nous avons de le connaître et de l'adorer, est une petite semence qui est étouffée dedans notre cœur, par les mauvaises productions de notre nature corrompue ; on suit les habitudes que l'on a prises dès le premier âge, de vivre selon l'appétit des sens ; on /35/ se laisse aisément gagner par la présence, par les délices de leurs objets, leur abus mêmes passent pour des usages légitimes, ou comme un droit commun de Nature, dans le grand nombre de personnes qui les suivent. Ce sentiment de divinité est une lumière qui jette toujours quelques éclats parmi les ténèbres, et qui n'en est pas tellement enveloppée, comme dit Saint Jean (Jn 1,5 : Tenebrae eam non comprehenderunt), qu'elle en soit tout à fait éteinte ; mais étant entrecoupée de la sorte, elle ne donne pas assez de jour, ni de chaleur pour les constantes fidélités que l'on doit au service de la souveraine Majesté ; et comme l'imparfaite /36/ digestion de l'humide avec la chaleur, fait l'amertume des fruits, ce bon sentiment ne se pouvant pas accorder avec une mauvaise nature, y sert à produire les aigreurs de la conscience, que si quelques étincelles d'esprit et de chaleur, qui restent comme des traces de vie dans un corps mort, servent à former les vers qui le rongent, et si leur activité qui ne peut être tout à fait oisive, augmente la corruption qui le consume, on peut dire que le sentiment divin, est souvent diverti à de très pernicious effets dans une âme morte par le péché, et que de l'abus de cet éminent principe naissent les /37/ plus horribles abominations. De là sont venus les sacrilèges de l'idolâtrie, qui rendirent des honneurs divins à des hommes, des serpents, des bois, des pierres, des vices et des diables. De là sont venues toutes les extravagances des superstitions, et des hérésies, toutes les impiétés du libertinage, et ces sanglantes tragédies, qu'un faux zèle de Religion a fait si souvent paraître sur le Théâtre du monde.

On doit donc tirer cette conséquence, que le seul instinct de la Nature ne suffit pas pour avoir un véritable amour de Dieu, que cette lumière est trop confuse, ce mouvement trop faible, trop /38/ sujet au change, et aux révolutions, pour donner à Dieu le souverain empire qu'il doit avoir dessus les cœurs. Le Soleil imprime aux fleurs en leur naissance, cette inclination qu'elles ont de s'ouvrir devant sa face, et de se tourner avec son mouvement ; mais cette sympathie serait comme morte, s'il ne les animait par la présence de ses rayons, et si son influence ne les tirait pour les faire suivre ; Cet astre qui est le principe de la lumière sensible, contribue plus que tous les autres à la formation des humeurs diaphanes et des esprits lucides dont se compose l'organisme de notre vue ; Mais avec /39/ toute cette miraculeuse fabrique notre œil ne le verrait pas s'il ne se présentait à lui, et s'il ne lui envoyait ses lumières pour en être vu. Il est vrai de même, que Dieu a mis, comme par préciput, dans notre nature raisonnable, des lumières pour le connaître, et des inclinations pour l'aimer, néanmoins elles ne sont pas d'elles-mêmes capables de nous donner sa puissance, s'il ne les fortifie par les secours particuliers de sa grâce. Une grandeur infinie de perfections l'élève tellement au dessus de ses créatures, qu'il nous serait impossible de nous porter à lui, s'il n'était descendu jusques à nous, /40/ pour nous faciliter ces

unions sacrées, où consiste toute notre félicité. Le Verbe Eternel, par un prodigieux effort de son amour infini, s'est fait homme, s'est personnellement uni à la Nature humaine ; Jésus-Christ Homme-Dieu a vécu, a conversé entre les hommes ; l'infinité s'est comme raccourcie dans les conditions d'une Nature particulière, l'Eternité dans le temps, néanmoins avec des effusions de bonté, qui se communiquent à toutes les personnes, et à tous les siècles : Tous ceux qui viennent au monde sont éclairés par les lumières de ce Soleil, dit Saint Jean (Jn 1,9) tous sont échauffés par ses /41/ ardeurs, après son coucher, comme devant son aurore : les années de sa vie furent comme le milieu et le centre de tous les temps, parce qu'il envoie de là ses vertus sur le passé et sur l'avenir. L'Eternité de sa Nature divine donne cette étendue aux mérites de ses actions faites dans le temps, et si les ténèbres de l'esprit, les chutes, les froideurs, les corruptions de la volonté, tous ces coups de mort accablent le monde, par le péché d'un seul homme ; les lumières, les forces, les saintes ardeurs nous sont en récompense données, dit l'Apôtre (Rom 5,17), par la grâce de Jésus-Christ. Son âme suivait /42/ inviolablement la conduite de la divinité qui lui était unie, et de l'Amour Eternel qui l'y avait jointe. Il possédait aussi dès cette vie la gloire des bienheureux au plus haut point de lumières et de charité, dont une créature peut être capable : Or il est le chef de tous les hommes, c'est pourquoi tous sont animés par l'influence de ses mérites, et notre amour envers Dieu tire ses forces du sien, comme tous les mouvements du corps dépendent des nerfs et des esprits qui leur viennent de la tête. Jésus-Christ fut, dit le prophète, une victime qui s'immola dès le commencement de sa vie à la gloire du /43/ Créateur pour le salut de tous les hommes, nos espérances sont donc toutes fondées sur ce sacrifice d'expiation, qui nous remet en grâce avec le Père Céleste, qui rejoint les extrémités désunies par le péché, et qui nous reporte à notre Principe ; Il dit aussi, mon Père et moi opérons continuellement, le Père à qui l'on attribue la puissance, nous donne la vie naturelle par la création, et par le concours qui en est comme une suite ; Le Fils offre aussi continuellement à l'âme la vie de la grâce, qui nous rend ses Créatures, et qui commence la vie de gloire, que nous aurons pleinement au /44/ Ciel. Il veut achever son œuvre, nous rendre heureux, puisqu'il nous a fait siens ; pour relever notre bassesse, il confond ses droits avec les nôtres : il ne veut être qu'un corps et qu'un esprit avec ses Elus : Nous ne pouvons donc aimer que par son Amour, comme les artères n'échauffent et ne battent que par les esprits et le mouvement du cœur : la grâce est comme l'âme de notre âme, qui lui donne tout ce qu'elle a de puissance pour le Ciel, par divers moyens.





par l'espérance, par d'autres semblables moyens, dont je ferai la déduction particulière, en tant que la grâce les emploie comme des instruments pour achever l'œuvre de notre salut : Le Verbe divin naît indifféremment dans les cœurs au temps d'une bonne ou d'une mauvaise fortune, de la faveur et de la disgrâce, de la joie et de la tristesse, de la pauvreté et de l'abondance, dans ces contraires saisons, qui font les lumières et les ténèbres de la vie civile : Il se laisse approcher par /51/ les Sages et les Ignorants, par les Princes et les Bergers : C'est un Soleil qui anime de sa vertu les plus petites, comme les plus grandes productions, et qui porte ses influences jusques au fond des abîmes, quoiqu'elles ne paraissent pas éclairées de sa lumière.

Quelques uns viennent de bonne heure adorer Jésus, comme les Bergers qui étaient dans le voisinage de Bethleem, et qui lui rendirent leurs vœux, à la première semonce qu'ils en reçurent des Anges : Ainsi les Apôtres se mettent à sa suite, à la première parole, et à la première inspiration qui les y appelle : La Magdeleine /52/ change en un moment son équipage de vanité en celui d'une pénitente : Un éclat de voix envoyé du Ciel foudroie en Saint Paul tous les sentiments humains ; tout ce zèle pour une loi surannée, et d'un persécuteur, elle en fait un Apôtre de l'Evangile. Ce sont des changements qui n'appartiennent qu'à la Toute Puissance de Dieu, parce qu'elle surmonte quand il lui plait les indispositions de nos appétits, et qu'il peut faire ce monde nouveau d'une parole : Le Saint Esprit, qui est un don de l'Eternité, anticipe les longueurs du temps, et fait que Jésus est conçu dedans les âmes, comme dans le /53/ de la Vierge, avec une parfaite conformation de parties, qui ne laissent pas de croître avec l'âge. Il y en a d'autres qui viennent de loin, comme les Mages, par une longue suite de raisonnements, d'enquêtes, d'expériences, de lumières, qui enfin les tirent hors la région de l'impiété, dans celle d'une solide vertu : Quelques uns se font appeler plusieurs fois, comme Samuel, devant que reconnaître la voix du Seigneur qui les appelle, et lui donner ni l'attention, ni l'obéissance. La lecture d'un bon livre, la voix d'un Prédicateur, les exemples de Sainteté qui ont tant de fois laissé ce cœur dans l'indifférence /54/ l'emportent d'un coup de surprise, et ne lui laissent que de l'impatience, sans plus délibérer sur le sujet de sa conversion. Le supplice d'un misérable, la chute d'un favori, la déroute d'une famille, les combats d'un Ambitieux, la soif d'un Avare, les langueurs d'un Amant, les inquiétudes d'un Sceptre, tous ces accès qui troublent le repos du monde, l'établissent dans beaucoup d'âmes, parce que de là elles prennent la résolution de passer une vie plus tranquille et plus innocente dans les exercices de piété. Quelques uns y sont conduits par des prodiges et par des miracles, pour nous faire voir /55/ que la Nature est esclave de la grâce, puisqu'on la met à la gêne pour notre instruction, qu'on l'expose pour nous sauver, et que sa conduite étant moins importante que la nôtre, on la jette dans le désordre, afin que nous quittions le péché.

Il n'est pas possible de déterminer ici tous les moyens que l'esprit divin emploie pour la conversion des âmes, parce qu'étant ajustés aux habitudes particulières de chacune, ils sont aucunement infinis, et dans une vaste étendue de différences, que l'on ne peut concevoir. Chaque âme a ses qualités et ses motions particulières, comme /56/ chaque globe des Cieux, comme chaque composé de la Nature, et si les différences sont plus grandes entre les sujets qui sont plus nobles, on ne saurait assigner le nombre de celles qui se trouvent entre les âmes raisonnables, comme entre les Anges : Au moins il doit y avoir autant de remèdes pour l'âme, que pour le corps, et s'il n'y a rien en tout le monde qui ne nous puisse servir d'aliment ou de médecine, si les moindres plantes qu'on foule aux pieds dans

une campagne, portent de secrètes et merveilleuses qualités pour notre santé, routes les rencontres de la vie peuvent être les instruments /57/ de notre salut, et en cet ordre de la grâce beaucoup plus qu'en celui de la Nature, toutes choses indifféremment deviennent des moyens propres, parce qu'il sont toujours très obéissants, sous un pouvoir souverain qui les manie. Tous ces moyens que la grâce emploie se peuvent réduire, ou à l'ordre Naturel, comme sont le raisonnement de la Philosophie, et de la Prudence humaine ; toutes les passions de l'amour, de la joie, de la douleur, de la tristesse, particulièrement de la crainte et de l'espérance, qu'on peut dire être les deux pôles, sur qui roulent quasiment les actions de la vie /58/ chrétienne comme de la vie civile, ou ces moyens sont d'eux-mêmes surnaturels, comme les attrait divins, les lumières, les chaleurs, les transports du Saint Esprit, et toute cette mystérieuse économie de l'intérieur, dont je dirai ce qu'il me sera possible dans la suite de ce dessein.

La grâce perfectionne, et ne détruit pas la Nature, dit Saint Thomas (1, q X, a 3, ad 2), elle peut donc introduire quelques esprit par les lumières de la raison, dans celles de la foi, comme elle peut employer les bonnes habitudes du tempérament, dans les œuvres de la charité. C'est un coup de la souveraine Sagesse, qui /59/ conduit toutes choses à leurs fin avec une merveilleuse douceur, de nous gagner à soi par nos propres inclinations, et de purger nos âmes, comme la médecine fait les corps, par les voies que la Nature y prépare les plus commodes : Saint Augustin (Lib. De Symbolo ad cathec.) remarque sur ce sujet, que le Fils de Dieu tire à soi les Mages, par l'apparition d'une étoile, qui flatte leur curiosité, et qui leur prononce les conclusions de leur salut, en terme d'une science dont ils étaient bien instruits. Ce fut son pouvoir extraordinaire, qui mit cet astre nouveau dans le Ciel, qui lui donna ses lumières et son mouvement, quoiqu'il en /60/ eut peut-être pris la substance dans le sein commun de la matière ; Ce fut sa grâce qui réveilla l'esprit de ses Philosophes, qui leur fit faire ce raisonnement, qu'un astre avec tant de lumière, dans un si petit orbe, et dans la basse région de l'air signifiait une divinité, comme raccourcie sous notre Nature, pour la combler de faveurs ; Ce fut sa grâce qui obligea ces Princes de mettre leurs Sceptres aux pieds d'un Enfant, de l'adorer comme Dieu, et de rendre l'hommage de leur couronne à cette apparente faiblesse. Ainsi je représente en cette partie quelques moyens de vocation, qu'on penserait être /61/ du ressort de la Nature ; Néanmoins ce sont tous effets de la grâce ; c'est à elle seule à qui je donne le commencement, le progrès, les heureuses issues de notre vocation ; c'est elle qui anime les facultés de la Nature pour ce grand dessein, qui excite, qui conduit, qui perfectionne ses mouvements, et qui allume le lumières de la raison, dont les sages se sont servis pour se convertir à Dieu.





force aux plantes de sucer leur nourriture, d'en faire la dissolution, en parties de terre, d'air et d'eau, pour les appliquer à leurs troncs, à leurs feuilles, à leurs fruits, et d'un /67/ élément obscur en extraire ces éclatantes beautés qui nous ravissent dessus les fleurs : D'où vient cette merveilleuse industrie qu'ont les animaux pour tout ce qui regarde leur conservation ; les stratagèmes des uns à la chasse, des autres à la suite, la prévoyance des fourmis, l'artifice des araignées à tendre leurs toiles ; des abeilles à faire leurs loges et leur miel, et à se maintenir avec des lois semblables à celles de notre police : Puisque ces choses privées de raison, tiennent des rangs et des conduites extrêmement raisonnables, elles les reçoivent sans doute d'une première raison ; il faut nécessairement /68/ qu'une souveraine intelligence ait donné ces belles proportions à la matière : ces lois de société à des forces ennemies, ces maximes de prudence à des âmes d'elles-mêmes seulement mobiles à la passion.

Tout ce qui tombe sous nos yeux reçoit son commencement de quelque principe, le Soleil de son Orient, les fleuves et les fontaines de leur source, les plantes de leur maîtresse tige, les animaux de leurs parents, les nerfs du cerveau, les veines du foie, enfin chaque chose procède d'une autre, pour nous répéter souvent cette leçon, que cette grande machine du monde est l'œuvre /69/ de quelque souveraine puissance. Tous ces mouvements qui se commencent, qui se continuent, qui s'achèvent par le repos, nous apprennent qu'ils dépendent d'un premier moteur, dont l'existence Eternelle, les forces et la Sagesse infinies, sont l'immobile qui pousse, qui conduit, qui soutient tous les ressorts de cette grande machine. Ces éléments invisibles qui sont les plus actifs, qui occupent tout ce que nos yeux pensent être vide dans les espaces du lieu, et qui animent les plus intimes parties de la matière : Ces formes, ces secrètes qualités qui sont les sources des actions, quoiqu'elles ne /70/ tombent pas sous nos sens ; Notre âme qui prend un empire sur le monde matériel, par une force intellectuelle ; tout cela nous montre que toute la masse des êtres, est remplie d'une souveraine intelligence, dont l'instinct des animaux n'est qu'une petite ombre, et notre raisonnement qu'un faible rayon. Il est vrai, nous sommes, nous agissons, tout investis, tout pénétrés d'une vie, d'une lumière intellectuelle, dont notre âme reçoit toujours l'influence, quoiqu'elle n'en puisse apercevoir les éclats dans cette région des corps.

Ces pôles immobiles et toujours également présents /71/ au point d'où partent, et où se viennent rendre les périodes des Cieux, après le cours de plusieurs années et de plusieurs siècles, nous représentent une éternité toujours recueillie en ce moment, qui n'a ni commencement, ni progrès, ni fin, dans une étendue sans bornes, où elle voit naître et mourir toutes les durées du temps. Ce mouvement circulaire qui court de grands espaces sans changer de lieu et d'autant plus proche de son apogée, qu'il est plus vite, nous exprime une éternelle et souveraine activité dans un repos infini : Ces corps célestes occupent de grandes étendues, mais /72/ notre esprit porte bien plus loin, il prend sa séance sur le plus haut de tous ces globes, et voit au-delà, des espaces infinis capables de contenir une infinité de mondes : Ainsi toutes choses sont dans une certaine quantité, et dans un certain nombre, à qui notre esprit peut toujours faire des additions : La Nature n'a point d'excellences sur qui notre idée ne puisse enchérir, et par ce progrès elle tâche de recueillir toutes les perfections imaginables en un seul sujet. Or si tous les mouvements trouvent leur terme et leurs satisfactions en un centre, ces transports généreux de notre esprit et de nos affections, /73/ ne doivent pas être fautifs ; il faut qu'au dessus de toutes les choses particulières, il y aie un être infini, qui soit le

centre de nos désirs ; l'objet accompli de nos idées, qui possède par essence infiniment plus, que ne se figure notre concept, qui n'est qu'un accident, et qui ne peut pas ainsi contenir la dernière perfection de l'être : Il y a une bonté, une sagesse, une vertu, une gloire, une puissance infinie, qui règne au dessus de toutes les choses créées, dans une éternelle jouissance de ses grandeurs ; C'est cette immense lumière qui envoie ces idées, comme des rayons de nos âmes ; c'est /74/ ce souverain bien qui nous tire à lui par des désirs sans repos, jusques à ce que notre cœur se rejoigne à lui comme à son principe.

Mais mon âme pourquoi cherchez-vous l'unité dans la multitude, si l'objet de votre bonheur est éternel et immobile, le moyen de vous y voir par une course de pensées, par ce flux de raisonnements qui n'a point d'arrêt, qui se perd enfin dans un abîme de ténèbres et de confusions : Bonté souveraine, puisque vous êtes immense, et que rien ne peut être hors de vous, vous êtes au milieu de moi, plus intime à ma propre essence, qu'elle ne l'est à elle-même /75/, pourquoi donc n'étant point éloigné de vous ne vous suis-je point uni ? Vous êtes la première vérité, la première source des lumières, d'où vient que mon esprit ne vous contemple point en un instant, et avec les mêmes facilités qu'a mon œil à voir le Soleil ? Vous êtes un acte très simple, dans un repos infini : pourquoi donc ne fixez-vous point tous mes désirs, et que cherchent-ils hors un objet qui est tout ? Sans doute ce souverain bien, qui est extrêmement communicatif, ne nous refuserait pas ses faveurs, si nous n'étions opiniâtres à ne les point recevoir, et cette /76/ privation, d'où procède tout notre malheur, vient de notre faute. La ligne étant continue se joint à son centre par le point qui la termine. Hé comment, notre âme partagée à tant d'objets étrangers, et qui n'est jamais bien recueillie en elle-même, pourrait-elle toucher l'unité divine ? Ce sont les extravagances de nos fautes, qui nous éloignent de ce repos, et les troubles de nos passions,, qui nous privent de cette lumière.

Je voie les Cieux qui continuent leurs révolutions, avec un mouvement qui ne se donne point de relâche, et des justesses qui ne /77/ souffrent jamais de défaut, les éléments se maintiennent dans leurs commerces, avec des retours équitables qui n'en mettent pas un dans l'indigence, et avec de si grandes libéralités, que la terre étant la plus pauvre, devient la plus riche : Je voie les plantes et les animaux qui se conservent par une conduite toujours réglée sur leurs instincts, toutes les parties de la Nature sont ainsi fidèles à leurs devoirs, et toujours obéissantes aux ordres de la souveraine Sagesse : quoi l'homme sera-t-il seul rebelle à ces lois divines, où il a plus d'obligation, de plus grands, et de plus généreux motifs /78/ d'obéir ? Notre âme est au rang des substances intellectuelles, afin qu'elle s'élève par sympathie jusques dans leurs idées, et qu'elle prenne de là les lois dont elle se doit servir en la conduite des choses inférieures : Nous sommes au milieu de ces vastes révolutions des Cieux et de leurs éléments, posés sur un petit globe immobile, pour nous montrer même par cette situation, qu'il nous faut une constance inviolable en l'acquit de notre devoir ; que nous sommes au milieu du monde, comme la graine au milieu des fruits, parce que nous sommes i ci le germe de la souveraine sagesse, et que nous devons /79/ en entretenir les progrès avec une fidélité qui ne souffre point les altérations des corps, dont nous sommes environnés ; Toutes les parties de la Nature travaillent pour notre sujet, nous en sommes donc comme la fin, qui doit être toujours égale, et qui n'est pas sujette aux modifications que l'on apporte aux moyens. Au lieu de l'instinct qu'ont reçu les bêtes, la souveraine Sagesse a gravé dans nos consciences les principales lois de notre conduite, et pour nous en faire mieux reconnaître l'équité, par les rapports qu'elle garde avec la police du monde, nous avons reçu le discours



fortune apporte continuellement aux affaires, et ces changements trompent nos attentes avec des surprises plus délicieuses que celles du jeu. C'est pourquoi l'on prise beaucoup cette sagesse, qui ne s'acquiert pas en la lecture des livres, mais dans les agitations irrégulières et périlleuses de ces négoce, où la Prudence /86/ avec les vues qu'elle a de tous les temps ; se trouve toujours réduite à se faire de nouvelles lois.

C'est véritablement un spectacle digne de la sagesse, de bien remarquer les ressorts de toutes les passions qui jettent les hommes dans les périls de la guerre, dans l'intrigue des affaires, dans la servitude des Cours ; qui les assemble et qui les divise : c'est une merveille comment la Nature raisonnable, alliée des Anges, si jalouse de sa liberté, si ambitieuse de la grandeur, se ravale à des exploits si pénibles, pour le seul intérêt des sens, comme les bêtes : Car si la raison prend la conduite des /87/ appétits ; ce n'est pas pour leur commander, mais pour leur servir, en la recherche de leurs objets ; c'est pour en grossir les espèces et les passions ; c'est pour exercer de plus grandes cruautés sur les faibles : pour entretenir de plus violents combats entre les égaux, pour agiter les esprits d'une continuelle inquiétude, et redoubler les accès du mal présent, par tout ce qu'il y a de craintes dans l'avenir.

A voir la magnificence de ces richesses, de ces qualités, de ces délices qui passent jusques à la profusion, l'on jugerait que le monde est l'élément de la félicité : Néanmoins ce grand appareil /88/ ne fait que tromper les naturelles et véritables inclinations de notre âme : Elle est plus amoureuse de la vérité, que les plantes ne le sont de la lumière, elle la recherche par l'étude des sciences, par les épreuves des actes, par les curieuses enquêtes que les sens font de toutes choses, parce que notre intellect tâche ici de commencer la possession qui doit faire la béatitude dans le Ciel : Or tout le commerce des hommes subsiste par un déguisement de desseins, de paroles et de visages : Car s'il faut mouvoir des volontés sur qui l'on ne saurait pas porter la main ; la Sagesse humaine /89/ n'a que cette seule industrie de leur faire montre des biens qu'elles cherchent, ou des maux qu'elles appréhendent, pour les attirer, ou les divertir : de sorte que la police fonde les plus grandes machines de ses conseils, sur le secret et la dissimulation : Quand on voit une force impérieuse qui ne pense pas réussir en ses desseins, si elle ne les conduit à couvert, et dans des ténèbres, la faiblesse se croit obligée de s'échapper par tous les détours qui trompent l'attente de ses ennemis : Aussi l'on ne voit rien de plus commun dans le commerce que les fourbes, et toutes les rigueurs que les lois /90/ exercent contre la mauvaise foi, n'en empêchent pas les coups, ni qu'il ne faille rechercher dans l'hypothèque des biens, les assurances qu'on ne trouve pas en la parole des hommes : on ne sait quasi plus à qui se fier, les plus insignes démonstrations d'amitié, sont bien souvent les présages d'une prochaine violence, comme les grands calmes le sont des tremblement de terré : on n'oblige que pour engager, et parce que la plus sublime sagesse qui procède avec candeur, est toujours trop faible contre les moindres esprits déterminés à la malice, il faut se résoudre d'être ou méchant, ou misérable. /91/

On fait l'épreuve de ce dilemme funeste, et on se voit bien souvent réduit à ces dangereuses extrémités dans les emplois publics : Ils semblent promettre aux belles âmes de contenter les fortes inclinations qu'elles portent pour la liberté, et pour la grandeur : cependant les sujétions qu'il faut rendre aux devoirs des charges, les complaisances à la faiblesse des sujets, à l'ambition des supérieurs, leur font bien voir qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y acquièrent de liberté : Quel avantage trouve-t-on de donner les plus précieuses parties d'un temps irréparable, toutes les

attentions /92/ de son esprit à des affaires étrangères, et à prodiguer pour les autres, les avantages d'une vie, dont il faut que chacun tienne compte pour soi au jour de la mort.

C'est l'honneur, dit-on, qui porte les bons courages à ces belles entreprises ; mais je m'étonne que ces fortes âmes se proposent le plus volage, le moins solide, et quelquefois le moins innocent de tous les biens de fortune, qu'il faille exposer son repos et sa conscience aux combats de l'ambition, ses biens et son sang aux fureurs de la guerre, jouer ces personnages quelquefois contre son humeur, pour /93/ avoir l'applaudissement d'un Peuple, où les sages sont toujours en plus petit nombre : Peu de personnes peuvent avoir la séance dans le trône de la gloire ; la faveur n'est que pour un seul, de tous les esprits d'un Royaume qui se la proposent : encore ce n'est pas le mérite, mais les rencontres heureuses de la Nature et de la fortune qui la donnent, et puis le choc d'une petite pierre brise ces colosses ; un éclat de foudre renverse toutes les machines de ces géants, et l'on voit les plus tragiques disgrâces dans les sujets, qui ont donné le plus d'admiration : Quand les issues n'en seraient pas funestes, /94/ les progrès en sont toujours pleins d'inquiétudes, pour prévenir les maux que l'on craint, pour réparer les ruines que l'on souffre, et tout ce qui en réussit, c'est d'être l'objet autant de l'envie, que de la renommée dans un petit coin de terre ; quelque estime qu'on se soit acquis, elle s'affaiblit bientôt avec le temps dans l'esprit d'un Peuple, à qui les choses nouvelles paraissent toujours les plus excellentes , et d'ordinaire il ne faut point vieillir, si l'on ne veut survivre à sa réputation.

Voyez combien le monde est tout plein d'ambitieux, qui courent après ce qu'ils /95/ ne pourront jamais atteindre, qui servent, afin d'être en état de commander, qui vivent par le goût des autres, qui n'ont des félicités, que par la comparaison de ce que leurs crimes causent de misères : Voyez la foule de ces avarés qui se tuent de soin et de travail, à faire de grandes provisions pour un temps où ils ne seront plus au monde, et pour amasser ce dont ils ne doivent jamais jouir : D'autres se font une nécessité de leur abondance, des maladies de leurs délices ; dans une manière de vie trop lâche, où les forces de la Nature, et les semences de la vertu demeurent /96/ étouffées : Par tous ces biens les hommes prétendent à une tranquillité qu'ils ne rencontreront jamais, d'autant que les facultés intellectuelles souffrent une secrète douleur de ces servitudes qu'elles rendent au corps, et languissent dans cet emploi purement brutal, comme dans un élément étranger : Le Ciel renverse tous ces desseins, avec ses indignations sur ces têtes criminelles, quoiqu'elles nous semblent couronnées de roses, et dans ce grand appareil de vanités, la conscience n'y trouve que des supplices.

& Ils se privent encore du repos, en ce qu'ils ajoutent /97/ continuellement la précipitation de leurs désirs, aux inconstances de la fortune ; ils sont toujours en craintes, ou en souhaits dans l'avenir, qui n'est pas plutôt à eux, qu'ils s'en échappent pour anticiper des événements, et combattre des ennemis qui n'auront peut être de l'existence qu'en leur fantaisie : Ils emploient toutes les forces de leur esprit à vaincre la difficulté des affaires, et la malice des hommes, dont le progrès va dans l'infini : et cela par des passions d'elles-mêmes tumultueuses et insatiables : que de conseils inutiles, que de négociations, que de fatigues perdues, /98/ que d'espérances trompées pour des choses incertaines, dont le Ciel dispose tout autrement qu'on avait prévu, et qui étant même favorables, ne les peuvent pas rendre heureux, puisqu'elles les écartent, au lieu de les approcher du souverain bien.





leçons à votre prudence, vous n'y verrez /104/ rien qui emporte les esprits, et qui se défende avec plus de chaleur, que la Religion. La Chrétienne tient à cette heure son empire dans la plus grande partie des terres habitables, et elle règne si tranquillement dans notre France depuis plusieurs siècles, qu'il faut confesser que vous lui êtes né sujet, et que c'est une sacrilège félonie de lui refuser maintenant vos fidélités. Mais outre ce temps qui prescrit tout ce que l'on peut alléguer de difficultés, comme elle est originaire de la lumière et de la vérité, comme elle se sent parfaitement bien fondée en la Justice de ses droits, elle ne /105/ craint point que l'on examine les moyens de son établissement, et la sainteté de ses mystères : Elle vint au monde lorsqu'il était tout plongé dans l'idolâtrie, lorsque l'on rendait aux animaux, aux bois, aux pierres, aux vices, aux Démons, le culte Religieux, qui n'est du qu'à Dieu ; et que l'on faisait passer pour actes héroïques tout ce que le désordre de l'esprit humain peut produire de plus lâche, de plus cruel, de plus abominable. Ce malheur qui était presque aussi ancien que le monde, passait au rang des lois inviolables ; les Philosophes qui en voyaient bien l'extravagance /106/ l'excusaient par des allégories : le simple Peuple s'y attachait avec des passions opiniâtres, qu'ils estimaient plus légitimes que celles qu'on a pour ses Parents, et pour sa patrie ; Les Princes faisaient un puissant organe de police, d'une créance qui tenait les esprits du Peuple à la chaîne, et un point d'honneur, de montrer qu'ils n'avaient pas été trompés en leurs sentiments ; Néanmoins la Foi Chrétienne se prêche par des personnes pauvres, sans faveur, sans appui, sans science, sans adresse, sans toutes les autres qualités humaines qui les pouvaient rendre recommandables ; et parce que /107/ cette nouvelle Loi était un rayon de la première et éternelle vérité, elle se trouve plus forte, comme si elle eût été plus ancienne que cette erreur envieillie de l'idolâtrie. On exerce toutes les cruautés imaginables sur les Martyrs ; mais leur constance invincible dans les tourments, est un prodige, qui confond la sagesse des Philosophes, la puissance des Monarques, l'opiniâreté des Peuples ; les villes entières se convertissent au spectacle d'un Chrétien, et son sang devient une semence de la Foi, pour laquelle il est répandu : Souvent les flammes épargnaient les corps de ces Saints : les /108/ Tigres affamés leur faisaient caresse, au lieu de les offenser ; dans les plus grandes sérénités en un moment le Ciel éclatait de foudres, la terre ébranlait ses fondements, comme si toute la nature se fut mise en armes pour la défense de la vérité, et qu'en quittant par respect ses lois ordinaires, elle eût instruit les hommes à quitter leurs vieilles erreurs, pour suivre cette nouvelle créance.

La Foi s'augmente toujours au milieu des persécutions, elle croît sous le fer, et entre les flammes, jusques à ce qu'environ l'an trois cent, la conversion miraculeuse de l'Empereur /109/ Constantin, changea toute la face du monde, et mit le Christianisme dans ce qu'il méritait d'honneurs et de libertés ; On ferme, on détruit les Temples des Idoles, ou on les consacrent au vrai Dieu : La Philosophie commence à voir plus clair, et à vérifier ses principes : par les mystères d'une Religion qu'elle avait si fortement combattue : Les Princes se font un ornement de la Croix : ils élèvent, ils dotent de superbes Temples, ils se rendent comme tributaires de l'Eglise, pour établir hautement son Empire par leur propre sujétion : Cette Foi étant établie par tant de miracles /110/ par la conversion du monde, qui est le plus grand de tous, étant vérifiée par la défaite de tant d'hérésies, au jugement des meilleures têtes assemblées dans les Conciles, mérite à cette heure notre approbation, si nous ne voulons nous rendre trop opiniâtres, contre une vérité reconnue.

Or si cette Religion est véritable, il s'ensuit que la sagesse des hommes du monde est fautive, parce qu'elle se fait des lois, directement opposées aux préceptes de l'Évangile : Il nous commande de dégager nos affections des objets sensibles, pour les donner toutes entières aux devoirs /111/ de la piété : d'aimer Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes, ainsi de supporter les injures, d'aimer nos propres ennemis, parce que nos intérêts particuliers ne sont pas considérables dans une vie toute acquise à Dieu, qui n'a que ses lois pour règle, et que sa gloire pour fin : On nous ordonne de ne prendre que l'usage nécessaire des biens, dont la Providence nous commet la dispensation, pour employer le surplus aux œuvres de la charité : quoique les infirmités du corps nous abaissent, on nous instruit d'être toujours d'esprit dans le Ciel, de n'avoir /112/ du cœur que pour cette chère patrie, de vivre toujours sous ses lois dans notre voyage, de ne parler ici que d'actions de grâce, que de louanges, que de bénédictions à Dieu, qui est le propre langage des Anges, que nous saurons plus parfaitement, quand nous serons en leur compagnie.

Voilà la plus sublime, la plus sainte, la plus heureuse Philosophie dont l'esprit de l'homme soit capable. Néanmoins les hommes du monde prennent des maximes qui lui sont toutes contraires ; ils vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir et comme si les /113/ plaisirs des sens faisaient leur souveraine félicité. Un ambitieux ne se propose pour béatitude, que la faveur, que les dignités ; il croit que cette éclatante fortune mérite tout ce qu'il y emploie de fatigues et de sujétions : Un avare ne se croit heureux, qu'autant qu'il est riche, et toutes ses pensées se terminent à faire de nouveaux acquêts : Plusieurs s'emparent à la vengeance, avec plus de fureur que des chiens irrités, sans aucune considération de leur nature qu'ils détruisent en leur égal, et de la Majesté divine qu'ils offensent en son image ; A quelques uns la contribution de tous /114/ les éléments, de tous les climats, l'industrie de tous les artisans semble trop petite, les saisons trop lentes, la vie trop courte, les plus riches successions trop pauvres, les coups de mauvaise foi, trop rares pour entretenir leurs infâmes voluptés ; et après toutes ces passions réduisent l'homme dans un état directement contraire aux félicités qu'elles avaient promises : Elles agitent, elles lassent, elles précipitent, elles fracassent, elles noient ceux qu'elles possèdent, et toutes ces inquiétudes de la vie se terminent par une fin encore plus misérable : Mais la Religion Chrétienne nous donne /115/ l'accomplissement de ses promesses, et avec cette fidélité, elle satisfait les légitimes affections de notre cœur : Voyez un homme qui abandonne toutes les délices du monde ; selon le conseil de l'Évangile, et qui s'immole à Dieu par le sacrifice parfait des trois vœux, cet homme pauvre, humble, chaste, possède la tranquillité de l'âme, que les richesses, que les empires, que tout le monde ne saurait donner : Il est au dessus de la fortune, dans une bassesse impérieuse, qui voit élever en nuées, et fondre en orages ces vapeurs de vanité ; cependant qu'il est dans sa retraite, comme le diamant dans /116/ sa roche, beau, solide, lumineux, plein des plus riches qualités du Ciel, quoique les yeux du monde n'en remarquent pas ni les effets, ni l'éclat. Quoi faut-il pour des choses superflues, que les passions demandent, perdre les libertés de l'esprit, les exercices de notre Nature raisonnable, et les espérances que la Religion Chrétienne nous donne : Les simples, sous une apparente incommodité, possèdent les plus innocentes délices de la vie, cependant que les mondains, sous l'éclat d'un grand appareil, souffrent d'étranges supplices ; O folle sagesse, si elle ne produit que des malheurs, /117/ si elle fait perdre ce que l'intégrité a de solides





comme ce qui nous choque, nous menace ; les Cieux, les éléments, les /123/ nourritures, les humeurs, les parties mêmes qui travaillaient à l'entretien de notre vie, peuvent être les instruments de notre mort, de sorte qu'il nous faut vivre entre ces troupes d'amis infidèles, ou d'ennemis irrités, qui nous portent tant de coups, qu'à toute heure devant périr, c'est un hasard d'échapper. Il arrive aussi que plusieurs consomment tout ce qu'ils ont de vie dans le travail, et remettant les jouissances au temps où ils ne seront plus ; ils se trouvent qu'ils n'ont vécu que pour leur supplice, et pour l'avantage peut-être de leurs ennemis.

La Nature fait de grands dégâts par les maladies, la /124/ fortune par ses accidents ; mais la vanité nous en montre de bien plus lamentables dans les guerres, où l'on imite toutes les colères des Cieux, et des éléments, par les famines, les foudres, les déluges, les incendies, les abîmes, pour détruire le plus précieux ouvrage du monde, qui est l'image de Dieu : Quelques Philosophes trouvèrent mauvais qu'on versât le sang des animaux, encore que ce soit en petit nombre, seulement pour soulager nos nécessités, en peu de maisons, et par des mains accoutumées à la servitude ; Ici des courages généreux, des âmes et des mains nobles, se portent par /125/ sentiment d'honneur à faire un carnage d'hommes dans les campagnes, et à rougir les fleuves de leur sang. Ce corps élevé dès son enfance avec tant de soins, instruit en ses exercices avec tant de peines, l'objet de tant d'amours, de tant d'espérances est exposé là comme les voiries à la curée des bêtes, dépouillé tout nu, sanglant et percé de coups ; cependant que ses ennemis triomphent de sa mort, que ses compagnons le mettent en oubli, et que tout ce qu'ils lui peuvent rendre d'honneur, c'est de le nommer entre les morts, dans la relation d'une défaite.

Que les sages, que les /126/ riches, que les nobles, que les Princes meurent, la Nature et le monde ne laissent pas de continuer leur même train, le Soleil se lève, les saisons viennent de même à leur tour ; les Peuples ne laissent pas d'entretenir leur commerce : les cours, leurs intrigues et leurs joies. Certes notre vie est de bien peu de conséquence, puisque les passions publiques et particulières l'exposent pour de si faibles sujets, et en perdent le souvenir en si peu de temps. Notre corps est pris, et se résout dans les éléments, sans que sa mort et sa naissance apporte plus de changement au monde, que fait dans un fleuve une /127/ petite bouteille d'eau pleine de vent, qui se forme par une agitation, se casse par l'autre, et laisse en l'intervalle d'un flot, quelques légères traces d'écume, aussitôt couvertes par le courant : faut-il tant d'inquiétudes pour une vie si courte, si fragile, que tant de périls mettent continuellement à l'agonie de son existence ou de sa félicité ? C'est un grand chemin où nous ne sommes que comme passants ; pourquoi nous charger d'autant de soin, que s'il était permis de s'y établir ? Tout ce que l'on y acquiert de biens, de plaisirs, de dignités, sont des matières pour faire de plus /128/ grandes pertes, et préparer de plus riches dépouilles à la mort : Ce sont des chaînes qui attachent les cœurs au monde, et qui ne pouvant pas les y retenir contre les ordres du Ciel, ne servent par tout ce qu'elles causent de résistance, qu'à les briser avec plus de douleurs : Pourquoi ces biens, qui ne sont tels que par opinion, nous causent-ils tant de disgrâces par effet ? Pourquoi de si grands préparatifs pour un si petit voyage ? Tant de soins, pour ce qui n'est pas en notre disposition ? Tant d'empressements, pour ce qui par nécessité nous échappe ? De si grands efforts pour aller contre le /129/ cours d'un torrent qui nous emporte ? Les hommes du monde se sont réveillés de leur sommeil, dit le Prophète, et n'ont rien trouvé entre leurs mains, ces qualités qui les faisaient estimer heureux, n'avaient de l'existence



notre création devant tous les temps, que le temps de cette vie mettrait les dernières dispositions à l'état qui continuera toujours dans l'éternité de l'autre, et si la vertu y reçoit des récompenses éternelles, il est juste par proportion que les crimes y souffrent des peines /135/ sans fin. On voit tous les jours que les Magistrats, pour une mauvaise action qui s'achève en un moment, condamnent le criminel à un supplice qui ôte la vie pour toujours ? Pourquoi trouve-t-on étrange que la Justice divine impose des peines éternelles aux péchés, puisque l'excellence infinie de l'objet qu'ils déshonorent, les désordres infinis qu'ils mettent dans les affections, et la durée sans fin, hors les vicissitudes du temps, ou échoit leur punition, sont toutes différentes causes qui concluent pour cette éternité. Il n'en faut point rechercher les preuves dans notre raisonnement /136/ puisque nous les avons dans l'Evangile, qui nous décrit ces flammes éternelles, ce ver qui ronge toujours sans consommer et sans mourir, ces feux immortels comme les Démons, qu'ils tourmentent, enfin cette misérable constitution, toute contraire à l'éternelle félicité des bienheureux.

Quelles gênes dans une âme toujours attentive à ses ingratitudees passées ; aux occasions faciles, mais irréparables de la gloire qu'elle a perdue ; au mal qu'elle connaît, et qu'elle veut par des résolutions enragées ? Quel malheur de voir que son immortalité, qui est un trait de ressemblance aux /137/ perfections de Dieu soit le fondement d'un supplice qui n'a point de fin ? Quelles fureurs de se voir ainsi misérable, par ce qui la devait rendre heureuse ? Quel désespoir que des millions de siècles n'avancent point la fin de ses peines, qu'après tout ce qu'elle a souffert, il lui reste toujours autant à souffrir, par un progrès de malheurs qui renouvellent toujours son commencement, sans faire de suites qui l'approchent de son terme, parce que l' »tendue en est infinie. Hélas toutes les faiblesses de notre nature nous rendent sujets aux péchés qui méritent ces horribles punitions ; toutes les /138/ rencontres de la vie nous menacent d'une mort, qui nous peut surprendre dans ce malheur ; qui ne tremblera dans ce péril toujours imminent, et sur le bord d'un précipice, entre des troupes d'ennemis attirés pour nous y jeter. Ne craignez point ceux qui vous peuvent ôter la vie du corps, dit notre Seigneur : car cette violence se termine par un seul effort, et s'ils vous font mourir, ils vous mettent en état de ne vous pouvoir plus offenser, mais craignez celui qui vous peut condamner corps et âme à des supplices qui s'exécuteront toujours sans finir, durant une éternité. /139/

La Nature nous oblige à nous retirer des rencontres désavantageuses, par la douleur qu'elle nous y fait ressentir : Et Jésus-Christ, le maître de la perfection, nous met ce sentiment de crainte dans le cœur, pour nous retirer des péchés : Heureuse crainte, qui est le principe de la Sagesse, que la Sagesse incarnée nous recommande quasi par toutes les leçons de l'Evangile, et qu'elle nous donne par les mouvements de sa grâce. C'est un des artifices de sa Providence, qui conduit toutes choses à leurs fins avec de merveilleuses suavités, de faire l'instrument de notre salut, d'un amour /140/ propre, qui est le principe ordinaire de notre chute, et de nous mettre dans l'intérêt, pour nous obliger à son service. Selon le Prophète, la justice et la miséricorde se donnent en cette rencontre le baiser de paix ; puisqu'ordinairement Dieu sauve les uns par la punition des autres ; puisque ses foudres purgent, en ce qu'ils étonnent ceux mêmes qu'ils ne touchent pas.

Cette crainte des jugements de Dieu est sainte, puisqu'elle nous vient de Dieu ; elle est juste, si l'on considère l'importance de la perte, et la grandeur du péril ; elle est généreuse, car elle touche les meilleurs courages, /141/ et en plusieurs ce n'est qu'une aveugle témérité qui leur en ôte le sentiment : elle est généreuse, dit Saint Augustin (Serm. 18, de verb. Apostol. c.10), en ce qu'elle élève au lieu



volonté poursuit les objets de ses passions, avec des transports aveugles, qui ne lui donnent que l'ombre du bien qu'elle cherche, et les souffrances véritables des maux qu'elle craint, sans qu'elle y puisse trouver de /147/ contentement, parce que ses pertes et ses possessions lui deviennent également un supplice. Que la loi divine est douce, qui arrête les inquiétudes de l'esprit humain, par les lumières infaillibles de la foi, quelle douceur de remettre l'âme en paix, après tant de troubles, d'assujettir les sens à la raison, et d'assigner les devoirs à toutes les facultés selon l'ordre de la justice : Mais elle est douce principalement en ce que mettant dès cette heure l'âme dans cette tranquille constitution, elle lui donne encore les espérances d'une éternelle béatitude.

Les corps vont droit à /148/ leurs centres, s'ils suivent le mouvement qu'ils tiennent de la Nature : La matière reçoit des formes proportionnées à ce qu'elle se trouve avoir de dispositions, les arts réussissent en leurs desseins par certaines règles, et notre âme ne manque point d'aller à Dieu, si elle garde les lois qu'elle a reçues de sa divine Majesté : Si vous voulez jouir de la voie, soyez fidèle aux commandements divins, dit le Saint Esprit, (Math 29,17), faites cela, et vous vivrez ; la vie qui se passe ici n'est qu'une mort parmi les ténèbres de notre ignorance, les froideurs, la pesanteur, l'insensibilité de nos désirs pour le vrai bien, et ce /149/ misérable progrès de corruptions, qui de soi-même ne promet aucun retour dans le premier état dont il nous écarte ; Mais le Ciel est la région de la vie, où toutes les facultés de notre âme auront l'accomplissement de ce qui fait leur bonheur, dans les unions sacrées de la vie, de la vérité, de l'amour, de la béatitude essentielle. Quoique cela nous soit promis au Ciel, nous ne laissons pas d'en avoir déjà quelque jouissance, par le moyen de Jésus-Christ, qui nous est le chemin, la vérité et la vie ; le chemin, en ce qu'il nous porte par la facilité de ses grâces, et qu'il nous reçoit /150/ dans l'étendue de ses mérites infinis ; la vérité, parce qu'infailliblement il ramène la Nature à son principe, il joint en soi les choses extrême sans être empêché par ce qu'elles avaient de distance, et qu'il est tellement notre chemin, qu'il est notre terme, puisqu'il sera l'objet de notre béatitude, comme il est le guide de notre voyage : enfin il est notre vie, à cause qu'il nous fait anticiper cette bienheureuse possession, par les vives espérances qu'il nous en donne, et qu'il nous fait déjà vivre, comme si nous étions ressuscités avec lui, comme les citoyens du Ciel, comme les amis et les /151/ domestiques de Dieu.

Le Verbe Eternel, a même sagesse, la même puissance, le même amour, qui a fait le monde, qui entretient les ordres inviolables de la Nature, qui établit la félicité des Anges, entreprend la nôtre, et ce qu'il pourrait accomplir d'une parole, il le fait avec une longue suite de mystères, pour mieux assurer notre créance en la prétention de notre fin. Il prend nos infirmités, pour nous donner en échange ses perfections ; Il naît revêtu de qualités mortelles, pour nous en donner de divines ; Il nous transporte les mérites infinis de ses fatigues, /152/ de ses prières, de ses ardentés charités pour la gloire du Père Eternel ; il ne nous demande que de petits exercices pour nous faire prendre part aux grandes victoire qu'il a gagnées sur le monde, et aux triomphes qu'il en doit faire à jamais dans le Ciel : Il se qualifie notre Chef, et nous appelle ses membres, afin de nous assurer qu'il prend un grand intérêt en notre bien, et que l'amour qu'il a pour nous lui serait tenir sa gloire comme imparfaite, si elle ne nous était communiquée. Sa Résurrection est donc notre espérance, dit l'Apôtre, il s'est rendu le Victorieux des forces du /153/ Monde et de l'Enfer, pour établir notre paix ; il s'est rendu la victime pour nos péchés, le médiateur, le souverain Pontife pour notre réconciliation ; Il a porté notre Nature





éternels, et que pour les gagner à la vertu, elle leur présente des couronnes immortelles, elle fait agir la crainte et l'espérance, qui sont les plus ordinaires mouvements dont la Nature même se sert pour débaucher la raison de son devoir.

C'est toujours un grand effet de la grâce, d'affranchir cet homme des mauvaises habitudes, qui semblaient être nées avec lui ; de /159/ rompre ses chaînes, de le mettre en liberté, par un coup qui est une victoire sur toutes les forces du Monde et de l'Enfer conjurées à sa ruine : C'est beaucoup de quitter les créatures, pour se convertir au Créateur, mais il est vrai que cette conversion se fait par ces deux motifs, n'a pas tout ce qu'on lui peut souhaiter d'intégrité : elle flatte encore beaucoup les sentiments de l'amour propre, et semble rechercher plutôt ses intérêts que l'honneur de Dieu. C'est pourquoi comme le Ciel a ses divers degrés de béatitude, l'Eglise a ses divers étages de perfection, et s'il y a des hommes qui /160/ quittent le mal par l'appréhension des peines, et en vue des récompenses, il y en a qui se consacrent à la vertu par le seul motif de la charité : Il y en a qui sans avoir aucune pensée de l'Enfer ni du Paradis, conçoivent un sublime sentiment de la divinité, qu'ils voient régner dessus eux, se sentent obligé par tant de raison de Justice, par des transports si impatients, des mouvements de grâce si impétueux, qu'ils abandonnent toutes choses pour être plus libres à lui rendre leurs adorations, et ne se figurent point de bonheur, qu'à vivre et mourir à son service. Certes si la Nature porte /161/ tous les jours les choses particulières par des mouvements contraires à leurs inclinations, quand il s'agit d'un intérêt général, comme pour empêcher le vide ; on ne doit pas s'étonner si la grâce élève l'homme, jusques à quitter tous ses intérêts pour s'unir à Dieu, qui est un bien universel, et où le degré raisonnable l'oblige de se rejoindre pour entretenir une espèce de continuité entre ce premier Principe et les créatures : Il nous aime d'un pur amour : Je l'adore comme mon Dieu, dit le Prophète (Psal 15,2) parce qu'il n'a point affaire de nos biens, et que son Essence infinie /162/ nous communique des perfections, sans qu'elle en reçoive aucunes de nous ; Or s'il se trouve des matières, qui renvoient le rayon de Soleil par la même ligne droite qu'elle l'ont reçu, pourquoi la grâce ne mettra-t-elle pas certaines âmes en état de réfléchir dessus Dieu, une pure charité qui ne cherche que sa gloire, comme il n'a voulu que notre bien ? Pourquoi ne gravera-t-elle pas en nous une image de son pur amour, comme de ses autres perfections ? Pourquoi ne pourra-t-elle pas faire, que la créature, qui n'est rien de soi, ne se considère aucunement, lorsqu'il /163/ lui faut aimer le souverain bien, dont elle tient tout ce qu'elle est ?

Quand je lis dans les Platoniciens, que les premières flammes de l'amour sont si pures, qu'elle immolent les biens, la vie, tous les mouvements de celui qui aime, à l'honneur de l'objet aimé ; quand je vois que dans le commerce même du monde, les affections sont estimées véritables, de ce qu'elle sont désintéressées, et que la recherche du propre intérêt, est un notable reproche à l'amitié ; quand je vois ce sentiment universel entre tous les hommes, je le regarde comme une li de la première /164/ vérité qui nous apprend que le bien, doit être aimé pour soi-même. Si la beauté, si la vertu, si la science s'attribuent cet avantage, et si ceux qui les recherchent pour d'autres motifs, semblent en profaner les mérites ; ce ne sont que des essais, qui doivent instruire notre cœur, à se donner avec de pures et entières affections au souverain bien, et à commencer dès ici les mouvements de cette parfaite charité, qui se doit accomplir au Ciel.

Un homme qui vient à concevoir les grandeurs de Dieu, qui le contemple devant tous les temps, dans une bienheureuse possession /165/ des biens infinis de





misères : Néanmoins quand la souveraine bonté veut sauver quelqu'un, elle lui fait goûter en un instant des tranquillités, des joies, des délices, qui gagnent toutes les affections de son cœur, et qui le remplissent tellement de ces ineffables suavités, qu'il /171/ ne peut plus recevoir les ordres du monde. Une parole de Jésus-Christ tire les Apôtres à sa suite, et leur fait quitter peu de possessions par effet ; mais tous les trésors de la terre, et tous les objets de la concupiscence, dont le cœur pouvait former les désirs.

Vous regardez avec étonnement ceux qui parmi toutes les félicités de la fortune et les applaudissements du Peuple, quittent le monde pour se jeter dans un Cloître ; mais vous ne voyez pas les secrètes impulsions de l'esprit divin, sous qui les plus prompts et les plus généreuses entreprises pour la sainteté, sont /172/ toujours trop lentes, et trop lâches. On ne peut savoir que par la seule expérience, ce qui se passe alors dans l'âme, encore il ne peut rester qu'une idée confuse de ce qu'elle a goûté du souverain bien : car comment pourrait-elle conserver quelques solides espèces de ces lumières, qui brillent et qui disparaissent en un moment, d'un déluge de consolations, où toutes les puissances sont abîmées, et comme mortes par une surabondance de vie. Sans discours, sans raisonnement, un éclat de ces divines illustrations, nous montre la vanité des choses du monde ; l'horreur des péchés, les mérites de /173/ la vertu, la fin où tout le cours de la vie doit prétendre, et l'on ne croit quasi plus retomber sous les altérations du temps, après s'être vu dans ces tranquilles solennités de la gloire.

Ce qui est purement humain disparaît, sans laisser aucune figure de soi dans le cœur, non lus que la lumière de traces dessus les corps qu'elle quitte ; Néanmoins nos facultés raisonnables, qui ont de secrètes sympathies avec ce souverain objet, restent dans de douces émotions de joie, après cette jouissance ; l'âme trouve une solide consolation dans ces premiers /174/ essais de sa liberté, elle se promet une parfaite victoire sur la tyrannie des vices, elle se fond en douceur à la voix du Ciel, qui lui promet ces triomphes, et qui lui donne des applaudissements dans l'intérieur.

Comme l'enfance n'a pas ce parfait discernement des objets qui cause la crainte, afin qu'elle goûte plus paisiblement le plaisir des sens, nécessaire pour soulager la nature dans les secrètes fatigues qu'elle prend en la croissance du corps ; ainsi je crois que la Sagesse divine conduit l'avancement spirituel de quelques uns, avec les mêmes suavités, elle épargne leur faiblesse et ne /175/ ne permet pas qu'elle soit inquiétée par les mouvements de la pénitence. Jésus leur enseigne après, comme à l'Apôtre, ce qu'ils doivent endurer pour la gloire de son nom, et les traite premièrement en favoris, afin qu'ils aient après la générosité de combattre come ses soldats. Si la Philosophie commence ses recherches et ses études par des principes d'une éternelle vérité ; la vie spirituelle commence ses approches au souverain bien, par un avant-goût des délices immortelles, par ces secondes faveurs de la grâce prévenante, par ces largesses du Saint Esprit, qui peut être pour /176/ cet effet veut être appelé don. Il fait que ces âmes nouvellement nées à la grâce, respirent un air de l'éternité : Il commence en elles un nouveau monde par un printemps de délices : Jésus leur fait voir, comme aux Apôtres, la gloire de sa Résurrection dessus le Thabor, devant que les conduire dans les sanglantes horreurs du Calvaire.

Voyez un enfant nouveau né, la mère le nourrit encore de son sang ; mais que l'artifice de la nature convertit en lait, en ce suave élixir, si bien proportionné au goût de cette petite bouche et aux premières opérations d'un faible estomac, /177/ qui demande les douceurs demi-digérées : C'est toujours le sang de Jésus-Christ qui

nous tire du péché, qui nous donne et qui nous conserve la vie de la grâce, mais les petites âmes ne pourraient pas supporter cette nourriture, si la Providence ne la changeait, comme dit l'Apôtre, en un lait de consolation.

L'éternelle et toujours présente production du Verbe divin, se fait en la Trinité avec des joies et des complaisances infinies : C'est peut-être de là que les commencements de toutes choses sont joyeux ; que l'année commence par une /178/ saison de délices ; les fruits, par les fleurs ; les chaleurs du jour, par les rosées, les agréables peintures de l'aurore, que les oiseaux ne manquent pas de saluer avec leur concerts : c'est peut-être pour cela que le premier homme fut mis incontinent après sa création dans un Paradis de voluptés, et que le Fils de Dieu, qui vécut au monde comme un homme de douleurs, voulut néanmoins naître parmi les joyeuses acclamations des Anges : Il se fait un nouveau monde dans une âme qui du péché revient à la grâce ; elle se voit sensiblement tirée d'une nuit d'erreurs, dans ces admirables /179/ lumières ; Jésus-Christ qui commence d'y être adoré, y prend une nouvelle naissance ; et les bons sentiments qu'il y entretient, représentent la production perpétuelle de la Sagesse divine : Voilà pourquoi ces commencements de la vie spirituelle sont accompagnés de délices : Dieu appelle une âme, mais d'une voix qui lui fait cette miséricorde avec beaucoup de magnificence (*Vox Domini in magnificentia Psal 28*) : Il ne la tire pas seulement de servitude, mais il la met dessus un trône : il la fait entrer dans les joies de son Seigneur : il commence sur elle son empire, par des largesses et des entrées de triomphe. /180/

Les Saints nous représentent ces unions sacrées de l'âme avec le Verbe divin, come un mariage : il ne faut donc pas s'étonner, si lorsqu'il se célèbre, elle se trouve parée de lumière, qui est le vêtement des bienheureux, dans des joies, et des solennités qui lui soient une sensible démonstration des avantages qu'elle reçoit de cette souveraine Majesté : Elle anticipe déjà quelque chose sur la béatitude proportionnée à ce qu'elle doit faire de bonnes œuvres ; elle reçoit cette avance d'une grâce, qui se donne à elle-même la loi de ses largesses, sans la prendre de nos mérites /181/ d'une éternité qui étant toute recueillie, en un point immense de félicités, surmonte le temps, et malgré ce petit intervalle obscur de notre vie, ne laisse pas de nous jeter ces éclats de gloire.

Pauvre cœur humain où en êtes-vous réduit ? Vos désirs faisaient une pénible recherche du bien parmi les créatures, qui ne vous en donnaient que l'ombre, et quelques petits accès de plaisirs, interrompus par mille mécontentements, et voilà que vous convertissant à Dieu, vous possédez tout à coup l'essence de tous les biens en ce souverain objet, qui en est la source : Votre /182/ soif se trouve non seulement satisfaite, mais inondée d'un torrent de voluptés divines ; dans un excès qui vous serait un supplice et une mort, s'il ne donnait de nouvelles étendues à vos puissances, par cette bienheureuse transfusion qui s'en fait en l'origine de la gloire et de la vie. Ce déluge de consolations, éteint les flammes des concupiscences, et fait périr en nous tout ce qui était contraire aux qualités de l'esprit divin, porté sur ces eaux, pour en faire éclore les beautés d'un nouveau monde.

Si les Anges sont en solennité dans le Ciel, pour honorer la conversion d'une /183/ âme, ils peuvent bien lui faire quelque part de ces joies accidentelles qu'ils ressentent à son sujet, et réfléchir sur elle ces rayons de béatitude, qui leur viennent à cause de ce qu'elle a reçu de grâce. Les flammes embrassent d'abord ce qu'on leur donne de matière, et la couvrent comme d'un voile éclatant, qui la fait paraître lumineuse, comme si elle était déjà convertie en leur substance ; ainsi les Anges, qui ne sont que feu dans leur ministère, peuvent bien investir une âme de joies, de

lumières, de ces autres qualités glorieuses, devant qu'ils l'aient tout à fait purifiée, et lui donner dès le /184/ commencement de sa conversion quelque essai de ces magnifiques récompenses réservées à une parfaite charité.

Quelle douce et merveilleuse opération de la Sagesse divine, d'engager si puissamment nos affections au bien par les attraits de la beauté, de retrancher tant de pernicieux désirs, non seulement sans douleur, mais avec une indicible satisfaction, et de récompenser si largement la nature de quelques petits plaisirs des sens, qu'il lui faut perdre dans les exercices de la vertu. Ame chrétienne, avouez ici votre faiblesse d'avoir besoin de tous ces attraits, /185/ pour aimer un bien que vous devriez rechercher avec courage entre les gênes, les flammes, et les persécutions de la tyrannie : Mais admirez la vertu de Jésus-Christ, qui triomphe ici de toutes les forces du monde, par votre faiblesse. Hé pourquoi ne point aimer des présents, qui vous donnent une preuve si sensible de son amour, qui animent le vôtre à son devoir par des transports si ravissants ? Ce ne sont à dire vrai, que des fleurs, mais ils nous promettent des fruits : mais ils nous assurent que nous sommes sous les influences, et dans les lumières de notre Soleil./186/

Les personnes qui travaillent dès longtemps au chemin de la vertu, se flattent souvent de cette pensée, que ces consolations divines sont les fruits de leur travail, et les justes récompenses que le Ciel donne dès cette vie à leurs fidélités : Mais quand vous sentez ces douceurs dès le commencement de votre conversion, qui est un temps de larmes et de pénitences, il faut avouer que c'est un effet de la miséricorde de Dieu, plus grande, plus adorable, en ce qu'elle vous donne ces preuves d'amour, lorsque vos péchés ne méritaient que ses indignations. /187/

Les mondains prétendent en tous leurs emplois, le plaisir et le repos, néanmoins ils ne trouvent que des douleurs et des inquiétudes ; après qu'un moment de volupté les a tenus longtemps en alarme, et dans les combats des accidents qui le pouvaient empêcher, il trompe l'attente que l'on en avait conçue, il laisse les sens dans la faim, ou dans le dégoût, le corps dans la maladie, la conscience dans le repentir, et peut-être dans le désespoir d'une perte de temps irréparable : et vous, ô âme Chrétienne, vous étiez toute résolue aux larmes de la pénitence /188/ et d'attacher toutes les délices de vos inclinations à la Croix de votre Sauveur ; cependant vous êtes inondée par ce déluge de divines consolations ? O détestable tromperie du monde, qui promet des joies et ne donne que des larmes, ô bienheureuse tromperie du Ciel, qui nous appelle aux larmes, et ne nous donne que des joies ! Mon Dieu si vous avez tant de bonté pour les premiers efforts d'un amour qui vous recherche, de quelles douceurs complerez-vous les mérites d'une parfaite charité, quelles doivent être les couronnes que vous réservez à la fin de nos combats, si vous nous /189/ présentez de si magnifiques largesses dès l'entrée de votre milice, et quelquefois dès le commencement de notre âge.





jeunes gens passent lors avec le Ciel, ne se doit point rompre, parce qu'il tourne à leur avantage, et qu'ils s'y portent par le conseil de la Sagesse divine, qui ne peut manquer. Hé que sert à l'homme de se rendre maître de tout le monde, s'il devient esclave du péché ? Que lui sert d'acquérir des biens, s'il perd éternellement son âme ? Bienheureux /196/ celui qui porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse, dit Jérémie (*Lament.* 8,27) ; bienheureux, car il s'approche autant qu'il se peut des conditions de gloire, de se mettre dans un état, où les occasions du mal lui sont difficiles, et celles du bien comme nécessaires.

Dès les premiers exercices de notre raison, notre âme se trouve avec d'extrêmes avidités pour le bien, elle embrasse tous les objets qui en portent la figure, elle s'y transforme, et de là vient que les premiers amours sont inviolables, si donc dès la jeunesse on se porte à la piété, l'on s'en forme de saintes habitudes, /197/ qui étouffent de bonne heure les passions en leur germe : les consolations divines fortifient délicieusement le cœur : comme cette ville dont nous parle le Prophète, qui avait ses enceintes de diamant, également belle, fortes et précieuses.

Que cet état est souhaitable, qui aime les beautés divines, comme les bienheureux, par le seul éclat qu'elles jettent, sans qu'il soit besoin de les connaître par la comparaison des choses humaines, et de prostituer son cœur, devant que le mettre sous les liens sacrés de la charité : sitôt que l'âme de Jésus-Christ fut créée, elle fut unie au /198/ Verbe divin ; la sacrée Vierge fut conçue sans le péché, qui commence avec la vie des autres hommes : Saint Jean fut sanctifié dès le ventre de sa Mère ; si l'on ne peut pas avoir ce grand privilège de n'avoir jamais été Sali de péché, l'état le plus proche de cette innocence originelle, c'est de consacrer son premier âge à l'éternelle sainteté de Dieu : Car on peut dire de la vie, ce que les Jurisconsultes disent du jour, que ses premières parties sont les principales, et que sans consulter les astres, de cet heureux commencement dépend l'ordre de toute notre conduite. En cela l'amour est /199/ plus puissant que la mort, parce qu'il n'enlève pas seulement hors du monde une intégrité qui pourrait s'y perdre ; mais il la met dans un état où elle peut toujours acquérir quelques plus éminents degrés de vie, par de nouvelles perfections : les puissances n'étant point débilitées par les mauvaises habitudes, n'étant point diverties par les combats, que les vieux pécheurs sont obligés de rendre contre la tyrannie de beaucoup de vices qui les possèdent ; elles se trouvent toutes entières et plus généreuses pour faire les grands acquêts de la vertu.

Le Fils de Dieu nous /200/ propose de si sublimes perfections à imiter, des degrés de gloire si relevés à prétendre, que quand nous y donnerions tous les moments de notre vie, elle se trouvera toujours trop courte pour ce grand dessein, et nos ferveurs toujours trop lentes, pour ménager un temps si précieux, qu'une infinité de rencontres nous peuvent ravir à toute heure. Que si l'on consacre sa jeunesse à la vertu, quoique la vie soit courte, elle est heureuse, parce qu'elle est toujours comme achevée, parce qu'elle est conforme à son devoir, et que par ses saintes résolutions, elle prévient aucunement le mérité /201/ du temps même où elle ne sera plus. Si la Providence lui donne une plus longue durée, c'est une extrême douceur, d'avoir appris de bonne heure cet art de bien vivre, d'avoir acquis ces tranquilles habitudes, qui commencent dès ici la félicité des bienheureux, et qui a cet avantage de croître tous les jours en mérites, pour rendre plus de gloire à Dieu. La grâce est donc extrêmement précieuse, qui consacre une personne à la vertu dès ses premières années, qui par une prompte impulsion, le porte à faire ce choix si avantageux, qu'après tout les conseils de la sagesse, et toutes les épreuves /202/ du



grandes émotions d'esprit, qui ne s'accordent pas bien avec le repos nécessaire à la jouissance ; ou s'il se fait quelque pause, c'est plutôt dans les /208/ moyens qu'en la fin, dans la nature qu'en Dieu.

L'amour est bien plus avantageux pour nous élever à sa divine Majesté ; car la volonté profite par un droit d'accroissement, des forces que l'intellect son associé lui quitte, son action redouble tout de même que celle d'un œil, quand on ferme l'autre, et l'âme se trouve plus entière pour de saintes affections, lorsqu'elle n'est point partagée par la subtilité des connaissances. Son amour est un mouvement qui va droit à Dieu, comme celui des corps à leur centre ; mais il a cet avantage, que sans une longue suite de parties, un /209/ moment le porte à ce souverain objet, l'y joint, l'y transforme, lui fait prendre des forces et des étendues dans cet infini, pour en avoir plus de jouissance.

On peut accorder aux Théologiens, que les bienheureux possèdent Dieu avec l'Intellect, parce qu'ils sont dans une région de lumières, où cette puissance élevée jouit de son objet, comme notre œil du Soleil en le voyant ; mais tant que nous sommes ici dans le monde, avec notre corps nous sommes comme ces matières obscures, qui ne deviennent point éclatantes, si elles ne sont consommées par le feu, et qui n'ont /210/ de la lumière qu'après la chaleur.

L'amour divin ne déploie ses fécondités que dans les créatures, de sorte que si en la Trinité, il est une émanations de la Sagesse, on peut dire que la Sagesse en fut produite ici bas, lorsque Jésus-Christ prit naissance de la Vierge, par l'opération du Saint Esprit : Il y a quelque chose de semblable dans la Hiérarchie Céleste où les séraphins, qui sont les Anges d'amour, sont les premiers en ordre, et précèdent les Chérubins en la séance de la gloire, que si selon saint Denys, les ordres inférieurs reçoivent leurs illustrations des supérieurs ; /211/ il faut que l'amour communique là des lumières à la science : et le même se fait entre nous, s'il est vrai que notre conduite spirituelle, pour être bonne, doit être réglée sur celle du Ciel ? Aussi l'Épouse sacrée se trouve dans un transport, qui demande le baiser devant l'entretien : et certes il est bien convenable que nous retournions immédiatement à Dieu, comme nous en sommes venus par l'amour.

C'est le plus court, le plus délicieux, le plus assuré chemin : aussi l'on voit plusieurs personnes éminentes en sainteté, et parfaitement bien instruites dans les /212/ sentiments divins, qui n'on acquis ces belles lumières que par les exercices de l'amour ; On se peut tromper dans ses contemplations, comme firent les Philosophes, qui connurent, et qui ne laissèrent pas d'offenser Dieu, et comme les Hérétiques qui se sont perdus par un excès de subtilité : On peut donc abuser de la science ; mais on ne saurait abuser de l'amour divin ; Il ne saurait aller dans l'excès, parce qu'on ne saurait trop aimer un infini : Il ne peut aller dans l'extravagance, parce qu'il rallie toutes les facultés de l'âme, et qu'il arrête tous ses mouvements au centre de la souveraine /213/ bonté. C'est pourquoi l'Évangile met toute notre perfection à aimer Dieu de tout notre cœur, parce que l'amour nous conforme à lui, il nous fait porter l'image de ses excellences, et comme c'est un plus grand crime de l'haïr, que de l'ignorer ; c'est une plus grande perfection de l'aimer, que de le connaître.

Ce n'est pas à dire que l'amour soit dans les ténèbres, ses flammes portent la lumière avec la chaleur, ses vues simples ont de bienheureuses expériences, qui ne laissent point de difficultés, qui nous approchent des spectacles éternels /214/ et qui nous montrent de près ce que la seule contemplation ne voit que de loin, avec des vues confuses et trompeuses ; Goûtez et voyez, dit le Prophète, combien le Seigneur a de miséricordes pour vous ; ne regrettez point la condition de ces savants, qui par





étaler toutes ses bonnes qualités, et qui a fait naître le désir de le voir, devant que de le produire ; L'accueil qu'il reçoit dans une bienveillance commune, semble tout extraordinaire à sa passion, qui s'entretient déjà de sublimes espérances, jusques à ce qu'il se trouve à trois jours de là qu'on le méconnaît. Depuis qu'il s'est aperçu qu'il faut du temps et des diligences pour établir sa /221/ fortune, que de servitudes honteuses, que de complaisances criminelles, que de craintes de passer pour importun, dans des rencontres qui ne demandent point de témoins, ou pour incivil, faute de présence et d'agrémens, dans un spectacle de vanité.

Vous ne travaillez que pour l'honneur, et cependant toutes les belles qualités de vos semblables vous le disputent ; l'envie tâche de vous le ravir, par la méfiance, par des querelles, par des occasions que la malice a concertées, et où l'on est en prise de quelque côté qu'on se jette. Vous êtes assuré de vivre entre /222/ beaucoup d'ennemis, qui travaillent continuellement à votre ruine, qui se tiennent auprès de vous bien déguisés, pour vous pousser dans le précipice, quand vous serez sur le bord, au moins pour vous dépouiller, sitôt qu'un coup de disgrâce vous aura frappé : Il vous faut vivre avec toutes les démonstrations possibles de bienveillance, et néanmoins avec tous les soupçons de la crainte dans une nécessité de commerce, qui vous oblige d'exposer votre fortune en confiant vos secrets. Ce serait peu s'il n'y allait que des intérêts humains ; mais cette guerre d'ambition commet bien souvent /223/ tout ce qu'il y a de crimes contre le Ciel, et ses plus grands dégâts se font sur les âmes.

Vous êtes heureux de pouvoir quitter honnêtement cette misérable condition, devant qu'un coup de disgrâce vous la ravisse des mains, et de ce que la fortune a retenu jusques à cette heure ses violences, pour accorder cette généreuse retraite à votre vertu. Souvenez-vous de toutes ces entreprises, qui ont tenu vos passions en alarme, de ces chutes, de ces avancemens contre votre gré : de ces desseins de paix, de guerre, d'offices, de mariages, de tout cela il n'en reste non /224/ plus que d'un songe, et ce qui est plus digne de larmes ; c'est que vous y avez perdu le temps qui portait les précieuses occasions de votre salut. Quoi sommes-nous nés pour vivre en esclaves ? Ne nous suffit-il pas que les faiblesses de la nature prennent tant de droits sur nos libertés, sans donner ce peu qui nous reste à l'ambition ? Le salut d'une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ, est-il de si peu de conséquence, qu'on doive le prostituer à tant de désordres pour un objet de vanité ? Qu'on viole toutes les lois de la raison et de la foi ; qu'on cesse de vivre en homme et /225/ en Chrétien, pour faire ce personnage de Comédie ? Quoi la Providence vous a-t-elle fait naître plus grand pour vivre en des inquiétudes, qui vous rendent plus misérable, que le simple Peuple dans le travail de ses mécaniques, et que les valets joyeux parmi leurs sujétions ? Heureux celui qui passe une vie tranquille dans les innocentes occupations de la campagne, sans voir dessus soi ces maîtres qu'il faut adorer par tant de complaisances et de servitudes ; mais heureux véritablement celui qui se peut consacrer à Dieu, qui fait immédiatement relever ses affections de la souveraine Majesté, /226/ et qui se donne un empire sur toutes les choses créées par cette sainte indépendance.

Ce droit est éminent, néanmoins il est facile, puisqu'il se peut avoir par une bonne résolution : Vous ne pouvez pas rappeler le temps perdu dans les vanités, néanmoins vous en pouvez effacer les crimes par la pénitence : Vous pouvez récompenser vos débauches par une exemplaire intégrité ; Vous vous pouvez jeter dans un port après ce naufrage, et tirer encore quelque secours de votre débris. Car vous avez pris la coutume de vivre selon le désir d'un autre, et de /227/ soumettre



oppriment sous couleur de les satisfaire. Notre âme soupire après quelque secours, qui soulage ses indigences, et on lui donne des choses attachées à la matière, qui la ravalent beaucoup au dessous de sa condition ; elle demande le repos, et on l'oblige à la recherche des biens, qu'il faut /233/ acquérir par un grand travail, conserver avec encore plus d'inquiétudes, avec tous les accès de la crainte, qui anticipe et qui multiplie les désespoirs de la perte : elle cherche la liberté par l'indépendance, ou par le domaine des créatures ; cependant l'ambition court après des dignités, qui sont des servitudes publiques : elle voudrait u ne tranquille, un continuelle jouissance d'un bien convenable, et le monde n'a que des possessions imparfaites, inconstantes, que mille coups de fortune nous peuvent à tous moments arracher des mains.

Ceux qui gémissent sous les incommodités de la /234/ pauvreté regardent ces éclatantes conditions, comme si elles étaient bienheureuses, et parce qu'elle peuvent en effet donner quelque soulagement à ce qu'ils souffrent de disgrâces, ils s'y figurent une souveraine félicité : Cependant rentrez dans votre intérieur, vous y trouverez de grands vides, d'extrêmes dégoûts, des avidités insatiables, des troubles, des gênes de conscience qui vous feront pleurer votre malheur, au temps même qu'on vous croit dans un Paradis de délices. Tant qu'on est à la recherche des biens, le peu qu'on y trouve de douceur, nous entretient et nous console /235/ de ces agréables idées qu'une entière jouissance nous en donnerait une pleine satisfaction : Mais à cette heure voyant par effet que vous n'êtes pas plus heureux, pour être plus riche et plus honoré ; que ces belles qualités de fortune, ne donnent jamais ce qu'elles promettent de contentement ; pourquoi leur continuer vos affections, après être si bien instruit de leurs tromperies ? Ne soyez pas si mal avisé, de ne vivre que par le goût, et par le sentiment des autres, de vous exposer à ces négoces, la plupart vains ou criminels, et vous rendre misérable, afin de paraître heureux./236/

Que l'opinion relève tant qu'elle voudra ces biens de fortune : ils peuvent être entre les mains des tyrans, des impies, des sacrilèges ; ils peuvent être les causes et les instruments de leurs crimes ; ils peuvent être des armes pour verser le sang des Peuples mêmes qui les adorent ? Ayez de l'amour pour des biens plus innocents, qui aient plus de rapport avec la noblesse de vos puissances, qui ne soient point sujets aux coups de la disgrâce, et qui servent mieux aux exercices de votre vertu : C'est pour cela que les Philosophes méprisent les trésors et les empires, par une générosité de /237/ courage, qui ne voulait pas s'abaisser, ni se salir, par le maniement de ces choses inventées pour le service du corps. Après s'être donné l'entrée dans les conseils de la nature, après s'être élevé d'esprit au dessus du monde, pour de là considérer en repos les intelligences de ses parties, les vicissitudes des siècles, les révolutions des Cieux : quelle estime peut-il avoir de ces entreprises d'état si petites, qu'elles trouvent de quoi faire beaucoup de partages dans un point de terre.

Mais si vous considérez avec les lumières de la foi, qu'après cette vie, il nous reste une autre éternelle, et /238/ que pour en acquérir les félicités, ces grands avantages de fortune nous nuisent plus qu'ils ne nous profitent ; Si vous considérez que tout notre bonheur consiste à nous rendre agréable aux yeux d'un Dieu, qui ne donne point ses faveurs en considération de ces qualités étrangères : mais selon l'intégrité que nous apporterons à son service : considérez bien ces choses, et vous ne regarderez plus ces fortunes éclatantes qu'avec mépris.

La grâce agit ici comme toute puissante, de renverser ces Cèdres du Liban, par le seul éclat d'une voix intérieure ; elle agit en souveraine /239/ de juger les sceptres, de déposséder les Princes, de les mettre hors de leurs trônes mais pour les





tombés. On peut rapporter à cela toutes les passions ambitieuses, qui recherchent l'excellence, et qui en leurs désordres ne laissent pas de faire paraître quelque générosité, comme les fureurs d'un frénétique nous montrent ses forces, et comme on voit pendant les guerres civiles, ce qu'un état aurait de puissance dans une meilleure constitution ; mais de s'abandonner aux plaisirs des sens, et de noyer sa raison dans des voluptés de bêtes, ce sont des péchés honteux, lâches, et qui n'offensent pas moins le courage /246/ que l'intégrité.

La Providence nous donne le sentiment des voluptés, pour adoucir un peu le travail des actions nécessaires à notre entretien ; ce n'est qu'une impulsion, ce n'est qu'un attrait, pour nous porter à une fin légitime, et néanmoins les dissolus terminent là tous les désirs, comme si c'était leur souverain bien, et font un principal de cet accessoire ; mais comme ils la recherchent contre l'inclination de la nature, ils n'en reçoivent pas aussi les favorables effets ; car la continue de cette brutalité émousse la pointe du sentiment, elle cause des dégoûts, des /247/ lassitudes, des maladies ; elle consomme le domaine, elle ruine la renommée, elle rend un homme inhabile aux charges, et fait un dégât universel sur tout ce que le monde a coutume de compter entre ses biens.

L'unité se maintient toujours parmi la multitude des nombres, et quoi qu'ils prennent de différences, elle s'y retrouve pour les terminer ; ainsi notre âme porte en son intérieur un rayon de la première vérité, qui s'obscurcit un peu parmi les débauches, mais qui les termine d'ordinaire par quelque remords de conscience, et par quelques lumières qu'il lui donne de son devoir, on /248/ tâche de réveiller ses appétits par des nouveautés, par des complaisances, par de grandes démonstrations de joie ; néanmoins l'âme ne se peut tromper elle-même avec ces artifices qu'elle forge ; elle languit parmi ces plaisirs du corps, comme dans un élément étranger ; elle redouble ses mépris, plus elle se voit sollicitée, et dans le péril d'être ravie, par ces objets indignes de son amour.

Quelquefois parmi les magnificences des bals, des festins, des plus solennelles débauches, un homme se trouve surpris d'un si grand dégoût, il voit tout cet équipage de crimes et de /249/ vanités, avec tant d'horreur, qu'il ne le peut plus supporter, et faut qu'il s'échappe de la compagnie ; pour s'abandonner à la douleur. Il n'est pas sitôt dans la retraite, que ces yeux versent un torrent de larmes, son cœur pousse de grands soupirs, les pensées, les clameurs, les postures sont confuses ; il veut ce qu'il ne saurait encore bien concevoir, il hait ce qu'il ne peut encore tout à fait quitter, avec d'étranges convulsions d'esprit ; qui marquent les faiblesses de la nature, et les forces de la grâce. Que me voilà, dit-il, misérable ! Il n'y a point de vie plus malheureuse que la mienne, qui ne saurait /250/ plus goûter ni les plaisirs du monde, ni ceux du Ciel, et qui ne rencontre partout que des sujets de douleurs ; est-ce là ce que le libertinage me promettait de félicités ? Faut-il que j'aie employé les lumières de mon esprit, les avantages de ma naissance et de ma fortune, pour me perdre dans des dissolutions plus grandes que celles des bêtes : Mon Dieu, pourquoi suis-je né si contraire à vos volontés, et à mon bonheur, que ne suis-je mort en naissant, et que ne m'a-t-on noyé dans les eaux du baptême qui m'ouvriraient le Ciel : Eternelle Providence, pourquoi prolonger une vie, qui me /251/ devait engager à tant de malheurs ? Pourquoi vivre pour vous déplaire, et me damner ? Au moins que ne suis-je né pauvre ou infirme, mes passions se fussent éteintes dans l'impuissance du corps ou de la fortune ? Mon Dieu je vois bien ce que prétendent ici vos miséricordes ! Vous avez voulu faire du bien à un ingrat, et vous voulez à cette heure sauver un pécheur ; vous ne voulez pas sa mort, mais sa vie, afin d'y voir sa





rend particulières aux personnes, de sorte que ceux qui les reçoivent connaissent bien en leur cœur, qu'elle ne viennent pas ni de leur industrie, ni de la fortune ; mais que la Providence les leur donne exprès dans l'occasion de leur nécessité, et par avantage sur beaucoup d'autres.

Ainsi le Prophète (Psal 17,34), qui d'une naissance fort basse, fut élevé par des progrès miraculeux jusques sur le trône royal, il dit par un /258/ transport de joie ; C'est mon Dieu qui m'a fait ces biens, je remettrai toujours en lui mes espérances. Il en parle selon le sentiment de cette illustre faveur, comme s'il n'était que le Dieu de sa fortune ; il ne considère pas les merveilles qu'il fait tous les jours en la conduite du monde, mais il admire seulement sa Providence et sa bonté, en ce qu'elle lui a mis le Sceptre en main, par des moyens impossibles aux forces humaines.

Il donne quand il lui plait les richesses, parce qu'il est le maître des trésors, et qui par cette distribution, il assigne à chacun le rang qu'il doit tenir dans la police /259/ des états ; Il fait les amis, parce qu'il est la souveraine unité, qui jette tous les attraits de la sympathie, pour tirer les choses diverses à l'union : c'est lui seul qui compose les alliances, qui fixe des affections volages, et qui les arrête en un sujet défectueux, quoiqu'elle ne puissent naturellement avoir leur repos, que dans le souverain bien : Il met ceux qu'il lui plaît en faveur des Princes, parce qu'il tient leurs cœurs en sa main, et que c'est à lui de leur donner des formes assistantes, comme aux Cieux : sa Providence donne les heureux succès aux entreprises, les victoires aux combats, de /260/ l'éclat à la renommée, parce qu'il est le premier principe de la sagesse, de la puissance, de la gloire, et que tout ce qui ravit ici nos yeux, n'est qu'un petit rayon de ses lumières.

Quand celui qu'il favorise de ses avantages se considère au milieu d'une innombrable multitude de personnes, qui souhaitent les mêmes choses sans les obtenir, quand il se voit dans le calme, dans l'abondance, dans l'honneur, dans les délices, au même temps que les autres sont dans l'orage des persécutions, de l'infamie, de la pauvreté, que lui étant de même nature, sous un même Ciel, peut /261/ être avec des conditions de la naissance moins avantageuses ; Il possède néanmoins cette éminente félicité, il rentre en soi-même par cette sérieuse réflexion. Que suis-je plus que les autres hommes, pour recevoir du Ciel un traitement si dissemblable ? Mon bonheur ne vient pas de mon industrie, puisque souvent les choses me réussissent bien contre l'ordre de mes desseins, et au-delà de mes espérances ; ce n'est pas par la faveur des amis, qui sont souvent des écueils couverts où l'on fait naufrage, et puis cette faveur fait partie de celle qu'on reçoit du Ciel : ce ne sont pas les éminentes /262/ qualités qui attirent sur plusieurs autres l'envie des semblables, la persécution des tyrans, et qui n'ayant pas en soi-même de consistance, ne peuvent pas établir notre bonheur ; enfin ce ne sont pas des coups d'hasard, qui viennent si à propos à la rencontre des affaires, et qui accomplissent si justement ce que demandent les vœux : Mon Dieu, ce sont des présents de votre bonté, et je confesse que je tiens tout cela de votre pure miséricorde. Le cœur se dilate par ces sentiments de joie, on lève les mains au Ciel, et les transports sont quelquefois aussi prompts pour lui rendre des actions /263/ de grâce dans une rencontre de bonheur, que pour lui demander secours dans une infortune. Suivez ces saints mouvements qui vous portent à votre devoir, et qui vous conduisent pour rendre l'hommage des biens dont la souveraine Majesté vous investit.

La Sainte Ecriture nous fait voir par une longue suite d'exemples, que les Patriarches et les Rois plus aimés de Dieu se sont donnés à son service, après y être solennellement invités par de notables faveurs ; Un Abraham, un Isaac , un



nature qui est plus sensible à la douleur qu'au plaisir, se conduit mieux par la crainte et par la force, que par les bienfaits, et l'on en voit beaucoup plus qui se convertissent à Dieu dans le péril d'un naufrage, que dans les délices d'un destin : c'est pourquoi sa bonté ne nous serait pas avantageuse, si comme la décrit le Prophète, elle n'était mêlée de la Justice.

Il y a certaines humeurs, superbes, violentes, tyranniques, qui abuseraient de tous les dons du Ciel, si elles en avaient l'usage, et qui ne peuvent faire leur salut que dans une mauvaise fortune, comme ces peuples /270/ sujets aux révoltes, qui ne peuvent demeurer en paix, si on ne leur ôte les armes des mains, leurs mauvaises habitudes s'éteignent enfin faute des occasions qui leur donnent de l'exercice, et ne trouvant plus de repos ni de contentement dans le monde, ils sont contraints de le rechercher en Dieu.

Quasi tous les hommes ont besoin de la disgrâce, comme nos corps de l'hiver, pour faire rentrer l'esprit en soi-même, pour recueillir dans l'intérieur des sentiments généreux, qui s'exhalent en la recherche des choses mondaines, et pour mettre des bornes à des desseins, à des travaux, que /271/ les passions voudraient porter dans l'infini. Les Israélites s'allaient perdre dans l'idolâtrie, si Dieu ne les eut mis en servitude, pour leur apprendre qu'ils ne savaient pas bien user de leur liberté. Là ces misérables pleurent leurs fautes, et font les vœux de fidélité qu'ils témoignèrent après pour le rétablissement de leur loi ; s'ils retombent Dieu les châtie, comme un cheval qui fait un faux pas ; Il les conduit, dit le Prophète, avec un bras étendu (Psal 135,12), qui les menace toujours du coup de la gaule. Voyez cette femme qui fait dessein de se prostituer à plusieurs amants, de recevoir leurs services et de /272/ profiter de leurs dépouilles ; Dieu lui ferme la sortie de sa maison et de son devoir avec des épines (Osée 2,6) : c'est-à-dire avec beaucoup de disgrâces ; toutes choses lui réussissent mal, elle ne trouve que des infidélités, des ruines, de l'infamie, au lieu de l'amour, des profits, des contentements qu'elle espérait : c'est pourquoi cette déroute lui fait prendre la résolution de rechercher son mieux dans les légitimes affections de son mari. Ainsi, les nuits, les hivers, les frimas, les glaces, les tempêtes, bénissent autant Dieu, selon le Prophète, que les jours, que les étés, que les calmes, /273/ puisque les infortunes sont plus puissantes que les félicités, pour obliger l'homme à son service.

Mais comme la santé est le plus grand de tous les biens extérieurs, comme elle en est l'âme, les coups qui la touchent, sont les plus sensibles, et les plus vifs pour faire rentrer un homme en lui-même. La bonne disposition dont il avait toujours joui, lui faisait croire que les infirmités étaient des accidents pour d'autres vie que la sienne, quand le voilà surpris d'une maladie qui le met au lit, les forces, l'appétit lui manquent, les douleurs le gênent sans lui donner de repos, et l'événement /274/ incertain de cet accès, le met dans une extrême inquiétude. Après ces premières émotions, l'esprit revient à soi, et s'entretient sur le sujet de cette mauvaise rencontre, avec une conduite plus régulière de ses pensées ; Il fait comparaison du passé avec le présent, et voit par lui-même l'inconstance des choses humaines, à qui nous manquons, si elles ne nous quittent. Il ne faut qu'un petit excès, pour altérer un tempérament établi par le régime de plusieurs années, et pour ôter la jouissance des biens acquis par tant de travaux. Ayez tous les autres avantages de la fortune, ils /275/ vous deviennent inutiles par une indisposition de corps, et en ce point, qui est notre principal, un homme de la lie du peuple peut être plus heureux qu'un Prince.

Véritablement ces biens ne sont pas nôtres, qui ne sont pas en notre disposition ; il y a quelque cause toute-puissante dessus nos têtes, qui manie les





Dieu nous a aimés de toute éternité, néanmoins il ne nous a mis en l'être /281/ qu'en un certain temps, et a voulu donner des limites au commencement, comme aux autres conditions de notre vie : Jésus-Christ était le premier des prédestinés, il devait être le Sauveur de tous les siècles ; néanmoins il ne naît qu'en un certain temps, par un décret infailible de la Providence, quoique notre faible raisonnement s'en imagine de causes, dans les indispositions du monde. Peut-être qu'il y a des ordres en la conduite de la grâce, comme en celle de la nature, que la vocation de quelques uns qui se fait dès le commencement de la vie, ne doit avoir son effet que longtemps après, /282/ et que le coup d'efficace, qui gagne les volontés, est différé jusques au dernier âge. Mon Dieu, dit le Prophète, c'est votre même bonté, qui nous offre, ou qui nous réserve la jouissance de vos dons (Ps 64,9) ; qui fait en quelques uns dès l'aurore les sérénités, qu'elle ne donne aux autres qu'au couchant : Vous prenez plaisir au sacrifice des vêpres, comme à celui du matin, parce que ces deux termes concertent pour adorer votre Eternité, qui prévient toute l'étendue des temps. Si Jésus-Christ est né d'une Vierge, s'il aime à naître dans des âmes innocentes, il fait naître aussi plusieurs de ses favoris d'un /283/ stérile, pour nous montrer qu'il peut convertir à soi des âmes qui semblaient incapables de piété. Sa souveraine puissance se fait paraître à les délivrer, comme le monde, de l'ancienne tyrannie des Démon, et de se faire consacrer les cœurs, comme les temples qui dès longtemps servaient aux idoles.

Le Prophète (Psal. 31,6) se représente ces personnes noyées dans les vices comme des terres sous des inondations d'eau, qui les divisent du domaine de leur maître, et qui les lui rendent inutiles, jusques à ce que de longues chaleurs les aient desséchées : Ils n'approchent /284/ point, dit-il de Dieu dans ce déluge ; la grâce ne produit en eux que des demi-volontés, leurs cœurs souffrent les reflux d'une inconstance qui les noie, et puis les découvre, jusques au temps où le Ciel a marqué le point de leur parfaite conversion. C'est pourquoi si quelque infidèle après avoir demandé le Baptême fait paraître du refroidissement, et du repentir, l'Eglise ne laisse pas de le recevoir quand il revient ; parce, dit le Concile, que cette inconstance est un effet de sa première faiblesse, c'est un défaut du vieil homme, qui continue jusques au terme où la grâce l'en doit dépouiller./285/

Ces délais sont véritablement fort désavantageux à l'âme, qui cependant se charge d'un grand nombre de péchés, et qui est toujours dans le péril éminent de sa damnation. Néanmoins la grâce lui donne puis après le moyen de tirer profit de ses misères passées, et l'on voit souvent que ces derniers venus se montrent les plus courageux dans les pratiques de la vertu : Soit que l'expérience qu'ils ont de la vanité du monde leur en donne un plus grand dégoût, qu'un jugement plus rassis les rende plus susceptibles, et plus ménagers des faveurs de Dieu, et comme le /286/ mouvement que la Mer emprunte du Ciel, paraît principalement vers le rivage : comme le sens est plus vif aux extrémités du corps, à cause de la réflexion des esprits, ainsi les impulsions de la grâce et les sentiments de Dieu, prennent un redoublement de forces sur le dernier âge : La crainte du Jugement, l'espérance du bien dont on se sent proche, agissent lors puissamment dessus l'esprit, et plus le temps presse notre vie, plus on s'avance de pensées dans cette région de l'éternité, qui est notre port. On ne se doit donc pas étonner, si dans la parabole le Père de Famille donne /287/ autant aux derniers qu'aux premiers venus, parce qu'ils peuvent avoir fait autant de besogne que les autres en moins de temps, et mériter même davantage d'achever une même tâche avec plus de générosité. Demander pourquoi la Magdeleine est demeurée si longtemps dans les désordres d'une vie licencieuse,





vous encore la douceur de ses /293/ consolations ineffables, de ces mouvements sacrés, qui vous ravissaient au monde et à vous-même, pour vous porter dans la sainteté ; Les yeux s'ouvrent avec tant de vitesse et de complaisance pour recevoir la lumière ; tous les autres sens se remplissent avec tant de passion de leurs objets ! Hé d'où vient que l'âme est si peu fidèle à recevoir la grâce, d'où dépend tout le bon usage des biens naturels et tout ce qu'elle peut espérer des divins. Si elle est ambitieuse jusques à prétendre d'avoir quelque rapport avec les perfections divines, elle ne trouvera cette véritable ressemblance, que dans les /294/ bien de la grâce ; Dieu les lui offre, il la recherche, il la presse par dix mille inspirations de les recevoir ; quelle folie et quel sacrilège méconnaissance de les refuser. Ne soyez pas, nous dit l'Évangile, comme ces Vierges mal avisées qui ne se trouvèrent pas prêtes, pour entrer avec l'Époux, lorsqu'elles y pouvaient être reçues. Que vos cœurs ne deviennent pas endurcis, pour être souvent frappés de sa voix, et que la continue de ses faveurs ne nourrisse pas votre ingratitude ; Car après ce temps de miséricorde, vous devez attendre celui de la Justice, et que ces deux /295/ perfections, qui sont une en son essence, se secondent en ce qui est de notre conduite.

Véritablement le monde agit toujours sous ces lois inviolables, qui servent beaucoup à l'instruction de nos mœurs et de notre piété : La Providence ne nous refuse jamais un concours généreux, aussi bien dans l'ordre de la grâce, que de la nature ; L'Église nous reçoit toujours en la communauté de ses biens, et nous ouvre les trésors de ses Sacraments : mais ces douces impressions proportionnées à la capacité de chaque cœur, et qui sont /296/ l'efficace de la grâce, ne continuent pas toujours : ces lumières ont leur occident, et ces sérénités leurs hivers : La souveraine Sageesse qui dispose tout avec un ordre admirable, met certaines bornes aux biens de l'esprit, comme à ceux du corps, et d'autant que ses libéralités s'exercent par une raison de justice, elles ne se répandent pas comme les profusions aveugles et impuissantes des sources, qui donnent toujours ce qu'elles ne saurait retenir : il ne veut pas toujours perdre ses présents, de les exposer à des âmes ingrates ; il ne veut pas qu'ils montent jusques /297/ à un excès, qui devienne une contrainte, mais il leur continue jusques à un point de soulage les faiblesses de la nature, et qui ne laisse plus de défaut, qu'en la malice de la volonté.

Après ce grand jour, il vient une nuit, où l'on ne pourra plus faire de bonnes œuvres : Vous me chercherez, dit Notre Seigneur, et vous ne pourrez plus me trouver, et ce malheur ne vous viendra que de vos anciennes négligence à me recevoir lorsque je me présentais à vous : N'en doutez pas, votre perte justifiera ses infinies miséricordes : car les /298/ abus que vous en aurez fait, paraîtront aux yeux du Ciel et du monde. Rien ne dépérit à Dieu, toutes les créatures vivent en lui, et les âmes même perdues, annoncent sa gloire, parce qu'elles deviennent l'objet de sa Justice, si elles n'ont pas voulu se rendre dignes de sa bonté.

Ne permettez donc point votre pénitence en un temps, où peut-être vous ne serez plus : Ne soyez pas méchant, parce que Dieu vous est si bon, et ne continuez pas vos ingrattitudes, sous l'espérance qu'il vous continuera ses bienfaits./299/ Considérez tous les accidents qui enlèvent les hommes du monde ; Vous verrez que la mort ne vient jamais guère qu'par un coup de surprise : que c'es la plus insigne folie de remettre le salut éternel de son âme, sur des grâces qui peut-être ne vous seront point continuées, et sur une vie qui n'ira peut-être pas jusques à ce que vous demandez de terme. Un Larron, une Magdeleine, un Zachée, un Saint Paul, ne se convertissent pas à Dieu dès les commencement de leur âge, néanmoins ils se convertissent bientôt, puisqu'ils suivent /300/ les premiers attraits de leur vocation, et

qu'ils donnent tout leur cœur à la première semonce de la grâce qui le leur demande : Hé vous êtes si rebelles aux mouvements du Saint Esprit, que de refuser vos yeux aux lumières qu'il vous présente ; vos oreilles à la voix qui vous appelle ; votre consentement à l'effort qui vous veut mettre au chemin du Ciel.

Ne voyez-vous pas que dans ce délai, le temps fortifie vos mauvaises habitudes, que les plaies de votre cœur deviennent incurables, et si dès cette heure vous avez peine de /301/ vous relever avec une petite charge de péchés, comment serait-il possible de ne point périr sous leur fais, quand vous en aurez amassé sur vous des montagnes ? Les degrés de l'âge, tous les négoces de la vie s'évanouissent comme des songes, rien n'en reste que les mérites et les démérites qui vous importent d'une éternité de peines ou de gloire. Hé que voudriez-vous avoir fait à l'article de la mort, quand votre conscience se trouvera pressée de rendre compte de tous les moments du temps, et de l'usage de tous les biens, /302/ devant un Juge qui voit clair dans les plus secrets replis de votre cœur. Ne hasardez pas votre salut éternel à l'incertitude des évènements, qui à toute heure menacent la vie : Prévenez dès cette heure par effet, les bons désirs que vous aurez sans doute au sortir du monde, et craignez que vous ne soyez comme cet arbre que l'on jette au feu, à cause qu'après les diligences nécessaires du Jardinier ; il n'a point donné de fruit. C'est la plus importante de vos affaires, de bien ménager les grâces du Ciel, parce que de là dépend la /303/ tranquillité, les joies, les solides contentements de l'âme, dans les pratiques de l'amour divin, dont je fais les suivants traités.

**FIN**